This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

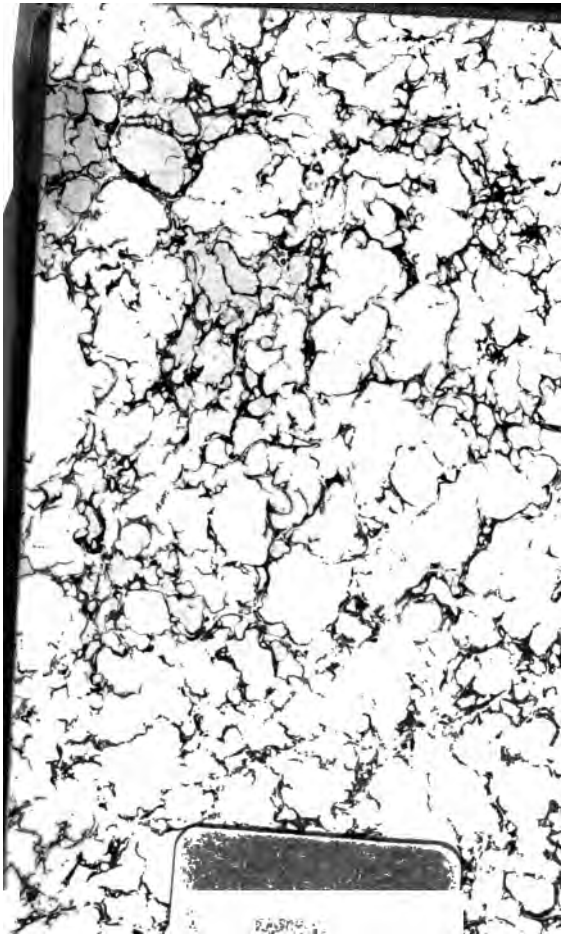
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

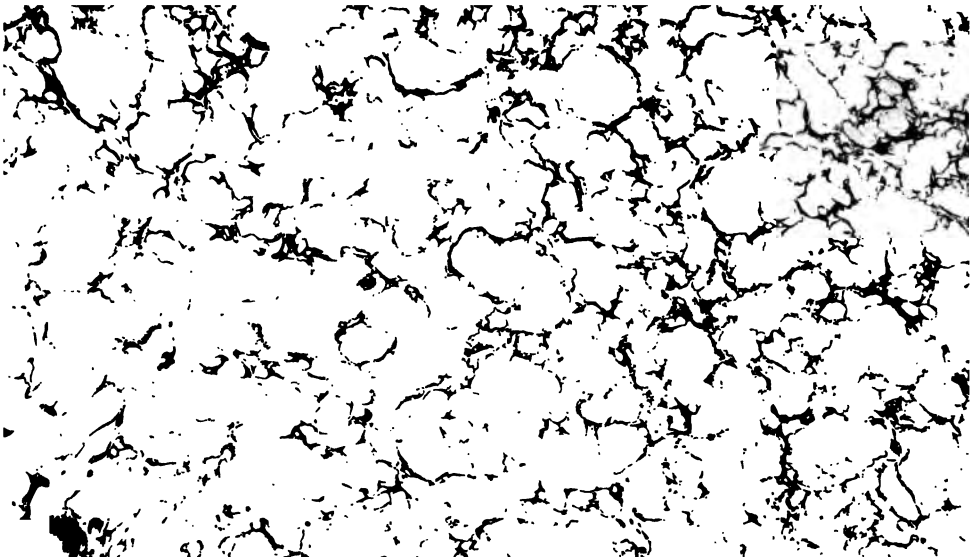
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





27524 f. 171b

Anne E. Vaux

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME II.

Borel del.

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE ÉDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME II.

A PARIS
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
XI. — 1803.

BODL. LIBR.
4-DEC. 1916
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

LA PREMIÈRE ÉPREUVE DU COURAGE.

Madame DULIS.

Il me tarde bien de savoir lequel de mes deux enfans va montrer aujourd'hui le plus de courage, lorsque M. Jourdain arrivera.

MARCELLIN.

Quoi, maman ! Est-ce qu'il doit venir ?

mad. DULIS.

Je l'attends.

LAURETTE.

Celui qui arracha l'autre jour une dent à mon papa ?

mad. DULIS.

Oui, ma fille. C'est un fort habile dentiste. Je l'ai fait prier de passer ici ce matin pour *visiter* votre bouche.

MARCELLIN.

C'est apparemment pour ma sœur; car pour moi, j'espère bien qu'il ne m'arrachera pas de dents.

LAURETTE.

Ni à moi non plus.

mad. DULIS.

Je crois cependant, mes amis, qu'il sera obligé de vous en ôter à l'un et à l'autre. Vous en avez une toute branlante, Laurette. Et vous, Marcellin, je vous en ai vu deux qui s'embarrassent. Il faut jeter à bas la plus avancée.

MARCELLIN.

Que me dites-vous, maman? Je n'en ai pas trop, je vous assure.

mad. DULIS.

C'est à M. Jourdain à le décider.

LAURETTE.

Mais cela me fera mal?

mad. DULIS.

Je le crains, ma chère amie. Il ne faut pourtant pas t'effrayer. L'opération est bientôt faite; et quand elle seroit douloureuse, il est de toute nécessité qu'elle se fasse.

LAURETTE.

Je ne vois pas de nécessité à ce qu'on me

fasse du mal, maman. Je ne m'en soucie pas du tout.

mad. DULIS.

Je le crois. Personne au monde ne s'en soucie. Mais lorsqu'il est pour nous d'un grand avantage de souffrir une douleur passagère, il seroit ridicule de ne pas s'y résigner tranquillement.

MARCELLIN.

Oh, je tiendrai ma bouche si fermée, que M. Jourdain sera bien fin s'il y regarde.

mad. DULIS.

Je vous conseille, monsieur, de prendre un ton moins leste et plus sensé. Vous fermerez votre bouche ? Voilà un grand effort de raison. Voulez-vous que je vous regarde comme un lâche, qui ne sait pas supporter la plus légère douleur ? Je serois bien honteuse, à votre place, qu'un étranger n'eût que cette opinion à prendre de moi.

MARCELLIN.

Je le serois aussi, maman, mais...

mad. DULIS.

Ecoute-moi, mon fils. Crois-tu qu'il n'en coûte pas beaucoup à mon cœur de te voir souffrir ? Lorsque tu étois si malade, n'as-tu pas observé que j'en avois perdu le sommeil

et l'appétit, et que j'étois encore plus tourmentée que toi-même ? Tu peux donc penser que si je me décide à te faire supporter une opération douloureuse, je dois avoir un motif fort pressant ; et ce motif, le voici. Je serois au désespoir que mes enfans eussent les dents de travers dans leur jeunesse, et qu'on fût obligé de les arracher ensuite dans un temps où il ne leur en viendroit plus de nouvelles. Cet intérêt est bien vif pour une mère qui vous aime ; mais il me semble que pour vous il doit l'être encore davantage, puisqu'il vous touche de plus près. Il ne s'agit pas moins que d'avoir pour le reste de la vie une bouche difforme, ou de l'avoir bien ornée. Laurette, comprends-tu ce que je viens de dire à ton frère ?

LAURETTE.

Oui, maman. Mais combien de mal cela me feroit-il ?

mad. DULIS.

Je ne puis te dire précisément le mal que cela te feroit. Ce que je sais, c'est qu'il ne tient qu'à toi de le rendre beaucoup plus supportable. Veux-tu que je t'en apprenne le moyen ?

LAURETTE.

Si je le veux, maman? Oh, je t'en prie.

mad. DULIS.

C'est de ne pas faire une résistance inutile, et de laisser de bonne grace opérer M. Jourdain. Ton frère parloit de tenir sa bouche fermée. Si tu voulois t'aviser de fermer aussi la tienne, penses-tu que M. Jourdain ne viendroit pas à bout de l'ouvrir? Tu peux être sûre d'avance que plus tu ferois de contorsions, et plus il seroit obligé de te faire de mal. Si les plaintes et les larmes pouvoient adoucir la douleur, quoiqu'elles soient des marques de foiblesse, elles auroient encore une excuse. Mais lorsqu'elles ne servent à rien du tout, et qu'elles peuvent même rendre le mal plus sensible, il me semble que c'est une grande honte, et une extrême folie que de s'abandonner à de pareilles lâchetés.

MARCELLIN.

Eh bien, maman, voyons. Dis-nous comment il faut nous comporter.

mad. DULIS.

Rien de plus facile. Je ne vous demande que de rester tranquillement assis une minute, et tout sera fini. Vous étiez l'autre jour *dans l'anti*-chambre de votre papa, lors-

qu'on lui ôta une dent. Je vous fis entrer un instant après ; l'entendîtes-vous se plaindre ?

LAURETTE.

C'est que mon papa a cent fois plus de force que nous.

mad. DULIS.

Il est vrai. Mais aussi sa dent tenoit cent fois plus fortement que les vôtres. Un grand chêne est bien plus difficile à déraciner qu'un chêne tout petit.

MARCELLIN.

Quel plaisir prend donc ce monsieur Jourdain à vous démantibuler les mâchoires ?

mad. DULIS.

Ce n'est pas son plaisir, c'est son état ; et c'est un état fort utile, puisqu'il a pour objet de nous épargner des souffrances cruelles.

MARCELLIN.

Mais puisqu'on le paie pour arracher des dents, plus il en arrache et plus il gagne. S'il alloit me les arracher toutes les unes après les autres ?

mad. DULIS.

Il gagneroit bien davantage à te laisser même les mauvaises, car alors tu serois souvent obligé d'avoir recours à lui, soit pour les *nettoyer*, *soit* pour les tenir en ordre ;

au lieu qu'avec un peu d'attention chaque jour, tu n'auras peut-être jamais plus besoin qu'il y touche. Vois si, par mes propres soins, je n'ai pas su conserver les miennes.

LAURETTE.

Est-ce qu'on t'en a arraché, lorsque tu étois aussi petite que moi?

mad. DULIS.

Sans doute. J'avois une mère qui veilloit tendrement sur tout ce qui pouvoit m'intéresser. Elle me parla comme je vous parle aujourd'hui.

LAURETTE.

Tu t'en souviens donc? Crias-tu beaucoup?

mad. DULIS.

Non, ma fille, je puis me rendre cette justice.

LAURETTE.

Et comment fis-tu pour t'en empêcher?

mad. DULIS.

Je compris tout de suite que mes lamentations ne serviroient qu'à désoler ma mère, à me faire passer dans l'esprit du dentiste pour une petite fille sans courage, et à me rendre *ainsi mé*prisable à moi-même.

MARCELLIN.

Eh bien ! maman, j'espère que je ne pleurerai pas.

mad. DULIS.

Je suis persuadée que si tu en prends la résolution, tu sauras la soutenir, en te souvenant que tu dois être homme un jour?

LAURETTE.

Mais moi, qui ne dois être qu'une femme?

mad. DULIS.

Les femmes n'ont pas moins besoin de constance pour supporter la douleur. Peut-être même la foiblesse de leur constitution demande-t-elle un plus haut degré de courage et de patience. Afin de retrouver cette force dans les grands maux de la vie, il faut l'avoir mise à l'épreuve dans les plus petits. J'ai pris soin de vous endurcir de bonne heure contre les accidens ordinaires à votre âge, tels que les meurtrissures, les chutes et les entorses. Il est temps de vous endurcir de même contre des douleurs plus aiguës. Au reste je ne crois pas que dans cette occasion vous ayez beaucoup à souffrir. Vos dents ne sont pas assez affermies pour qu'il soit nécessaire d'employer un grand effort à les détacher. *C'est* comme un brin d'herbe menue

qui ne tient à la terre que par de foibles racines, et qu'on enlève sans les endommager. J'ai cru devoir vous parler de la douleur de cette opération, quelle qu'elle puisse être, de crainte que si vous la trouviez plus vive que vous ne vous y seriez attendus, vous n'eussiez le droit de m'accuser d'avoir voulu vous tromper.

LAURETTE.

Tu sais bien que je me fie toujours à toi.

MARCELLIN.

Maman, je te connois. Je n'ai plus de peur à présent.

mad. DULIS.

Je suis enchantée de vous avoir inspiré de la confiance, et de vous trouver si raisonnables. Aussi ne veux-je pas vous traiter comme ces foibles enfans, à qui l'on promet des biscuits ou des joujoux pour une dent inutile dont on les débarrasse. Je vous réserve une récompense plus digne de vous et de moi. Le plus courageux et le plus ferme aura le plus tendre baiser.

MARCELLIN.

Tu verras, maman, que j'en mérite deux.

LAURETTE.

Va, je n'en aurai pas moins que toi, mon frère.

MARCELLIN.

Eh bien ! nous verrons. M. Jourdain peut maintenant venir quand il lui plaira.

JOSEPH.

Il y avoit à Bordeaux un fou qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête, et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'étoit point méchant, et il falloit le harceler long-temps pour le mettre en colère. Lorsqu'il passoit dans les rues, il sortoit de toutes les maisons des petits garçons malicieux, qui le suivoient en criant : Joseph ! Joseph ! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques ? Il y en avoit même d'assez méchans pour lui jeter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur toutes ces insultes : cependant il étoit quelquefois si tourmenté, qu'il entroit en

fureur, prenoit des cailloux ou des poignées de boue, et les jetoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il apperçu, qu'il referma la croisée, et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils : Quel étoit cet homme après qui tu courois, en poussant des cris ?

HENRI.

Vous le connoissez bien, mon papa ; c'est ce fou qu'on appelle Joseph.

M. DESPREZ.

Le pauvre homme ! Qui peut lui avoir causé ce malheur ?

HENRI.

On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. DESPREZ.

Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit les larmes aux yeux : « Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissois paisible-

ment. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure ; je n'ai plus ni maison de campagne, ni maison à la ville, il ne me reste rien ; » est-ce que tu te serois moqué de lui ?

HENRI.

Dieu m'en préserve ! qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux ? J'aurois bien plutôt cherché à le consoler.

M. DESPREZ.

Est-il plus heureux aujourd'hui, qu'il a aussi perdu l'esprit ?

HENRI.

Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. DESPREZ.

Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux que tu aurois cherché à consoler lorsqu'il étoit beaucoup moins à plaindre.

HENRI.

Mon cher papa, j'ai mal fait ; pardonnez-le-moi.

M. DESPREZ.

Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit

pas; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

HENRI.

C'est apparemment Joseph.

M. DESPREZ.

Et pourquoi donc Joseph?

HENRI.

Parce que je l'ai offensé.

M. DESPREZ.

Si Joseph avoit conservé son bon sens, c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés?

HENRI.

Vous me l'avez appris, mon papa.

M. DESPREZ.

Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux?

HENRI.

C'est Dieu.

M. DESPREZ.

Cependant tu n'as point montré de pitié pour le pauvre Joseph; au contraire, tu as

augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu?

HENRI.

Oui, je le reconnois, et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma prière.

Henri tint sa parole; il se repentit de sa méchanceté, et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivoient. Ce n'étoit, à la vérité, que par une pure curiosité, et seulement pour voir les niches qu'on faisoit à ce pauvre homme. De temps en temps il lui échappoit de crier comme les autres: Joseph! Joseph! Peu à peu il se trouva le premier de la bande; en sorte que Joseph, impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout-à-coup, et ayant ramassé une grosse pierre, la lui jeta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue, et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais,

lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisoient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis ? Cela vient, lui répliqua son père, de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois, et que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LES MAÇONS SUR L'ÉCHELLE.

Monsieur Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissoit, et qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussoient et baissoient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel

jeu font ces hommes-là? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moellon dans un grand tas, et le portoit à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentoit le moellon à un troisième élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisoit passer à un quatrième; et ainsi, de mains en mains, le moellon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud sur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à son fils? Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtir cette maison? Ne seroit-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allassent faire chacun leur édifice?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils? Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la

construction d'une maison comme celle-ci? Il faudroit donc qu'un homme seul, qui en entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ces professions. En sorte qu'il passeroit sa vie entière, à acquérir ces diverses connoissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre et la chaux, et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit?

ALBERT.

Ah! mon papa! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. DURAND.

Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart et travailler pour lui seul, lorsque,

dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles, et pour lesquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout seul, n'auroit à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrègent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empressent à leur tour de travailler pour toi.

LA

PETITE GLANEUSE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
Madame DE JOINVILLE.
ÉMILIE, sa fille.
HUBERT, garde-chasse de M. de Beauval.

La scène est dans un champ qu'on vient de moissonner, et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château de M. de Beauval, de l'autre, des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.

LA

PETITE GLANEUSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un champ de blé couvert de gerbes.

ÉMILIE, *tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.*

Allons, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère! (*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille! j'aurois eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense! Voici encore quelques épis à terre: quand je n'en glanerois qu'une poignée ou deux..... (*Elle enfonce des deux mains les* épis dans

la corbeille.) Je les ferai bien entrer en pressant un peu; et puis, n'ai-je pas mon tablier? (*Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la reprend, et veut s'en aller.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT, *l'arrêtant par le bras.*

Ah! petite voleuse, je vous y prends.

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire, monsieur? Je ne suis pas une petite voleuse; je suis une honnête petite fille, entendez-vous?

HUBERT.

Une honnête petite fille! toi, une honnête petite fille! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là dedans, l'honnête petite fille?

ÉMILIE.

Des épis, comme vous voyez.

HUBERT.

Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE.

Ah ! s'ils poussoient dans ma corbeille, je n'aurois pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT.

C'est donc volé !

ÉMILIE.

Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerois mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites-là.

HUBERT.

Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE.

Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos juremens : écoutez-moi. J'étois allée glaner dans ce champ là bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit ! qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avoit des gerbes couchées sur son

champ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disoit-il, Dieu le rend, et.....

HUBERT.

Ah! j'entends. Le vieillard de ce champ-là bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai?

ÉMILIE.

Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

HUBERT.

Que j'aille courir là-bas! oh bien! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE.

Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre; tenez voilà les vôtres.

HUBERT.

Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

ÉMILIE, *avec effroi.*

Comment! que dites-vous, mon brave homme?

HUBERT.

Oh! oui, ton brave homme! je serois bien plus brave homme, si je te laissois échapper, n'est-ce pas? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons.

ÉMILIE.

Ah! je vous supplie, pour l'amour de Dieu! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que diroit ma pauvre mère, si je ne rentrois pas de la journée, si elle apprenoit que l'on m'a mise en prison? elle est capable d'en mourir.

HUBERT.

Le grand malheur! la paroisse en seroit débarrassée.

ÉMILIE *se met à pleurer.*

Ah! si vous saviez quelle bonne mère c'est! combien nous sommes pauvres! vous auriez pitié de nous.

HUBERT.

Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens; j'y suis pour les arrêter, lorsqu'ils entrent

sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE.

Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi ?

HUBERT.

Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries ! Allons, allons, qu'on me suive.

ÉMILIE. *Elle tombe auprès d'une gerbe.*

Ah ! mon cher monsieur ! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas ! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche ; mais laissez-moi aller, je vous en prie ; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère : je suis toute sa consolation, tout son secours.

HUBERT.

Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis ; je voudrois la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice ; et puis, c'est vendredi jour d'audience, M. le Bailli prononcera une bonne amende ;

si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais, voyez donc, si l'on n'étoit pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enleveroient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

SCÈNE III.

ÉMILIE, *seule.*

(*Elle s'assied à terre, et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques momens en silence; enfin elle se lève et regarde autour d'elle.*)

Ah! il s'en est allé, ce méchant homme! il m'emporte toute ma joie: je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille; et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi? (*Après une petite pause.*) Que ces petits oiseaux sont heureux! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, et moi... Mais qui sait si un méchant homme *comme* celui-ci n'est pas à les

guetter pour les tuer avec son fusil? Je vais les faire envoler, et je m'en irai; car peut-être me puniroit-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe.... Mais qui sont ces deux enfans qui s'avancent?

SCÈNE IV.

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE, *essuyant ses larmes.*

MARCELLIN.

Ha! ha! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes? (*Les sanglots empêchent Emilie de répondre.*)

HENRIETTE *la regarde avec attention, et tire à part son frère.*

Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine.... (*Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

ÉMILIE.

C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN.

Tu ne l'es donc pas?

ÉMILIE.

Non, vous pouvez m'en croire. J'étois allée glaner dans ce champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille; et il m'auroit mise en prison, si par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avois tant fait qu'il m'a laissé aller.

HENRIETTE.

Ah! j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrêtât! Nous avons un bon papa qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'auroit fait bien vîte relâcher.

MARCELLIN.

Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie.*

Oh! le croyez-vous, mon cher petit monsieur?

HENRIETTE.

Marcellin *et* moi nous allons tant le prier...

Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE.

Ah! que vous êtes heureuse, ma jolie petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres!

MARCELLIN.

Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant?

ÉMILIE.

Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE.

Quoi! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis? Je croyois, moi, que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère et moi, quand personne ne nous regarde.

ÉMILIE.

Eh, mon Dieu, non! Ma mère et moi nous voulions battre ces épis, et en donner

les grains au meûnier, pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE.

Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas long-temps.

ÉMILIE.

Eh ! quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN.

Eh bien ! pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sols, que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE.

Ah ! mon cher petit monsieur, tant d'argent ! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant.*

Tant d'argent ! Prends, prends toujours. Si j'avois ma bourse sur moi, je t'en donnerois bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce.*

Reçois-la comme une médaille. (Emilie

rougit, reçoit la pièce, et lui serre la main sans lui repondre.)

MARCELLIN.

Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse ; et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement....

ÉMILIE.

Ah ! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

HENRIETTE.

Dis-moi, où loges-tu ?

ÉMILIE.

Ici, dans le village.

MARCELLIN.

Nous ne t'avions pas encore vue : et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au temps de la moisson.

ÉMILIE.

Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh ! une bien grande amitié.

HENRIETTE.

Quoi ! la vieille Marguerite ?

MARCELLIN.

Nous la connoissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avoit pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

HENRIETTE.

Veux-tu me conduire chez ta mère?

ÉMILIE.

Ce seroit pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous....

HENRIETTE.

Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres, et si tu n'as pas d'autres raisons....

ÉMILIE.

Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées....

MARCELLIN.

Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; et sûrement..... Reviendras-tu ici?

ÉMILIE.

Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

MARCELLIN.

Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE.

Peut-être que je vous amenerai ma mère pour vous faire ses remercîmens.

HENRIETTE.

Allons, allons, courons la trouver. (*Elle prend Emilie par la main et sort avec elle.*)

SCÈNE V.

MARCELLIN, *seul.*

Que nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre ! En vérité, cette petite parle comme si elle étoit née quelque chose : elle n'a point l'air mal-propre et déguenillé de nos filles de paysans. Oh ! j'obtiendrai sûrement de mon papa..... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

SCÈNE VI.

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT.

MARCELLIN, *en courant à son père.*

Ah! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer! — (*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

HUBERT.

Doucement, doucement, monsieur, vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL.

Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

MARCELLIN.

Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT.

Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages?

M. DE BEAUVAL.

Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert,

c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d'incommoder mes vassaux; mais non pas pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, et de quelques épis échappés à une riche moisson.

HUBERT.

Premièrement je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe....

MARCELLIN, *ironiquement.*

Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

HUBERT.

Vous n'entendez rien du tout à cela, monsieur. Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

MARCELLIN.

Des voleurs, grand Dieu, des voleurs? La petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris ici aucun épi, et que c'étoit un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avoit rempli sa corbeille.

HUBERT.

Bon, elle vous l'a dit : comme s'il y avoit un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent ! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL.

Qui détachoit des épis ?

HUBERT.

Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je moi ce qu'elle avoit fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! je reconnois bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables !

MARCELLIN.

Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; et une si bonne petite fille ne sauroit mentir.

HUBERT.

Et vous, n'avez-vous jamais menti, monsieur ? cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

MARCELLIN.

Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite ? (*A Hubert en colère.*) Non, si je mentois, je serois un méchant garçon ; mais je ne mens pas, ni la

bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un....

M. DE BEAUVAL.

Doucement, Marcellin : je suis content jusques-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire : mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

HUBERT.

Non, non, monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchans, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me retire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. DE BEAUVAL.

Si tous les hommes avoient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre? Et qu'en seroit-il résulté entre toi

et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avois livré à ma justice comme un vagabond, qui n'avoit ni certificat, ni passe-port?

HUBERT.

Oui, cela est vrai; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL.

Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé; mais je ne pouvois le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

MARCELLIN.

Oh! mon cher papa! si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT.

Oui-dà, monsieur! regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN.

Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure d'ours.....

M. DE BEAUVAL.

Fi, donc, Marcellin ! — Hubert, connois-tu la petite fille ?

HUBERT.

Oui, je la connois, et je ne la connois pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours, avec sa mère ; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le Bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, monseigneur ? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

MARCELLIN.

Eh bien ! c'est moi qui les nourrirai, oui moi.

HUBERT.

Vous avez donc quelque chose à vous, monsieur ?

MARCELLIN.

Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT.

En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place (*il compte dans sa main*), car j'imagine que monsieur le Bailli....

MARCELLIN.

Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le Bailli? Je le lui dirai, va.

M. DE BEAUVAL.

Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe? tu juges que monsieur le Bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village? Eh bien! je juge aussi que n'as retenu la corbeille de la petite fille, parce qu'elle n'a pas eu de l'argent, ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

HUBERT.

Quoi, monseigneur! vous pourriez croire?...

M. DE BEAUVAL.

Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres?

HUBERT.

Tenez, monseigneur, il vaut mieux que je me *taise*. *Et* quand je verrois ces mendians

charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies.... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le Bailli?

MARCELLIN.

Oh! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL.

Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT.

Des excuses, monseigneur, des excuses, y pensez-vous? Moi lui aller faire des excuses, et pourquoi?

MARCELLIN.

Pourquoi? pour l'avoir affligée sans sujet, et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

HUBERT.

Si elles n'ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille....

M. DE BEAUVAL.

Hubert, si j'avois commis une injustice envers vous, je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille; et je ferai des excuses en votre nom.

HUBERT.

Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN.

Oh ! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette qui est allée consoler sa mère : il faut l'attendre.

HUBERT.

En ce cas-là je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendians dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN.

MARCELLIN.

Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit?

M. DE BEAUVAL.

Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN.

Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

M. DE BEAUVAL.

Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN.

Mais s'il est injuste?

M. DE BEAUVAL.

Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN.

Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL.

Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendroient piller ou assassiner.

MARCELLIN.

Ah! je comprends. Et lui, il regarde

comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables, qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAL.

Très-bien, mon fils, car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes?

MARCELLIN.

Non, mon cher papa; c'est impossible.

M. DE BEAUVAL.

Pourquoi cela seroit-il impossible? As-tu pris des éclaircissemens? sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici?

MARCELLIN.

Ah! si vous l'aviez seulement vue! si vous l'aviez seulement entendue! son langage, sa figure, ses larmes!..... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en sa-

voir davantage? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance?

M. DE BEAUVAL.

Embrasse-moi, mon fils; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, et Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentimens, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

MARCELLIN.

Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. DE BEAUVAL.

Tu aurois raison, mon fils, si je lui avois laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai, dans mon

Bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

MARCELLIN.

Mais si Hubert avoit battu la petite fille comme il l'en a menacée?

M. DE BEAUVAL.

Il ne se seroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute; et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN.

Ah! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII.

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

MARCELLIN, *courant avec la corbeille vers Emilie.*

Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille; il n'y manque pas un seul épi.

ÉMILIE.

O ma chère corbeille ! Que je vous a d'obligations, mon bon petit monsieur (*Elle apperçoit M. de Beauval.*) Qui est c monsieur-là ?

HENRIETTE, *courant vers son père, et lui sautant au cou.*

C'est notre bon papa.

MARCELLIN, *à Emilie.*

Oh ! c'est un bon père, je t'assure ; tu n'a rien à craindre. Viens, je veux te présente à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué l vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE, *s'avance timidement vers M. de Beauval, et lui baise la main.*

Monsieur, me pardonnerez-vous cett liberté ? Oh ! que vous avez de braves en fans !

M. DE BEAUVAL.

Marcellin a raison ; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE, *bas à Marcellin et à Henriette.*

Est-ce que j'aurois fâché votre papa ? il parle tout seul.

M. DE BEAUVAL, *qui l'a entendue.*

Non, ma chère fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paroisses mériter.

HENRIETTE.

Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! si vous aviez vu sa mère !

M. DE BEAUVAL.

Qui est ta mère, mon enfant ? qui vous a engagées à venir dans ma terre ? et quelles ressources avez-vous pour vivre ?

ÉMILIE.

Nous vivons.... Ah ! grand Dieu, je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, et quelquefois la nuit, à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère ; elles m'ont envoyée aujourd'hui

aux champs pour glaner. Hélas ! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, *bas à Emilie.*

Pas si mal que tu penses. Ma sœur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL.

Mais où demeuriez-vous auparavant ?

ÉMILIE.

Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y étoit trop chère : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! (*à Emilie.*) Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

MARCELLIN.

Je gagerois bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE.

Je le parierois aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, *embarrassée.*

Mon père ?.... je n'en ai plus. Je ne l'ai

même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah ! s'il vivoit encore !

M. DE BEAUVAL.

Et tu ne sais pas qui il étoit ? comment il s'appeloit ?

ÉMILIE.

Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL.

Ne pourrois-je pas lui parler ?

HENRIETTE.

Oh ! oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL.

Et qui t'a élevée ?

ÉMILIE.

Elle seule, monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL.

De dessin ? Je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE.

Ah ! la voici qui vient.

MARCELLIN.

Est-ce elle?

M. DE BEAUVAL, *à part.*

Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCÈNE IX.

M. DE BEAUVAL, mad. DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE.

ÉMILIE, *courant au-devant de sa mère, qui paroît embarrassée, en voyant M. de Beauval.*

VENEZ, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses enfans. (*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.*)

HENRIETTE.

Oh! notre bon papa est instruit de tout.

mad. DE JOINVILLE.

J'ose me flatter, monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie.

M. DE BEAUVAL.

On n'a besoin, madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN.

Elle s'appelle Emilie? Oh! mon papa, on voit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

mad. DE JOINVILLE.

La nécessité impose quelquefois des loix cruelles; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant.....

M. DE BEAUVAL.

On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserois-je vous demander, madame, qui vous êtes?

HENRIETTE.

Elle s'appelle madame Laborie.

mad. DE JOINVILLE.

Je ne crois pas, monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrois (*elle regarde les enfans*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon

nom étoit connu, je craindrois de trouver parmi les gens du peuple des ames peu généreuses, qui se feroient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsqué nous sommes dans la prospérité.

MARCELLIN.

Eh bien! je n'écouterai point.

HENRIETTE.

Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure; et qui que vous soyez, Emilie sera toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL.

Croyez, madame, que je ne vous aurois pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, et si je n'étois dans la résolution de réparer les injustices du sort.

mad. DE JOINVILLE.

Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connoissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui étoit venu passer quelques mois dans la [illegible]ale.

M. DE BEAUVAL, *avec transport.*

Joinville ! Joinville !

mad. DE JOINVILLE.

Il prit de l'inclination pour moi ; ses vertus m'avoient prévenue en sa faveur, je lui donnai ma main ; et quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédoit en Provence.

M. DE BEAUVAL.

Oh ! c'est lui ! c'est lui ! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cet enfant.

mad. DE JOINVILLE.

Que dites-vous, monsieur ?

M. DE BEAUVAL.

Poursuivez, madame, je vous en conjure.

mad. DE JOINVILLE.

J'abrégerai autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avoient altéré la santé de mon époux ; et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

HENRIETTE, *à Emilie.*

Pauvre enfant ! tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE.

Hélas ! même avant d'être née.

mad. DE JOINVILLE.

Il me laissa enceinte de cet enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussi-tôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs ; et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL.

Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire long-temps.

mad. DE JOINVILLE.

Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venoit de *mourir*. Je n'eus pour lors d'autre ressource

que de vendre ce qui me restoit de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avois connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE.

Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

mad. DE JOINVILLE.

Elle avoit servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avois donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation : elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrois vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité : et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterois à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez.....

M. DE BEAUVAL.

C'en est assez, madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnoissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

mad. DE JOINVILLE.

Comment, monsieur, est-ce que vous l'auriez connu?

MARCELLIN.

Le père de cette bonne Emilie?

HENRIETTE.

O ma chère Emilie! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi! tu pleures?

ÉMILIE.

Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAL.

C'est à lui que je dois la vie: quel bonheur pour moi de pouvoir reconnoître ce bienfait envers son épouse et son enfant! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étois épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avoit le sabre levé sur ma tête. C'en étoit fait de moi, si mon digne lieutenant-colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

mad. DE JOINVILLE.

Je le reconnois bien à ces traits; il étoit aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAL.

Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition péril-

leuse. Nous fûmes enveloppés, et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés. J'étois dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, graces à lui, tous les secours dont j'avois besoin, dans le traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver!

MAD. DE JOINVILLE.

Grand Dieu! grand Dieu! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici!

MARCELLIN.

Quoi! ton père a sauvé la vie au nôtre!

HENRIETTE.

Combien nous devons t'aimer!

M. DE BEAUVAL.

Viens, mon Emilie; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille (*Emilie s'avance vers lui, et lui baise la main*) me fait voir, madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*à Emilie, qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse qu'il l'étoit de ma reconnoissance.

mad. DE JOINVILLE, *saisissant avec transport la main de M. de Beauval.*

Comment pourrois-je répondre à tant de bienfaits, monsieur? Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, *l'embrassant.*

O ma nouvelle maman! vous serez donc toujours auprès de nous avec Emilie? Vous

verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

MARCELLIN.

Oui, Emilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

mad. DE JOINVILLE.

Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vous remplissez mon ame ! au lieu d'un enfant j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (*à M. de Beauval.*) Permettez-vous, monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite ? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL.

Rien de plus juste, madame ; et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE.

Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie et ma nouvelle maman ?

MARCELLIN.

Et moi aussi, je voudrois bien aller avec elles.

M. DE BEAUVAL.

Je le veux bien, mes enfans. Vous ramenerez ensuite au château madame de Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN, *à Emilie, qui veut emporter la corbeille.*

Non, Emilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE.

Ah! monsieur, pour rien au monde je ne donnerois cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi. (*Elle la relève, et s'en charge avec beaucoup de peine.*)

HENRIETTE.

Du moins ôtes-en les épis, elle sera plus légère.

ÉMILIE.

Non, non. Ces épis sont à moi; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL.

Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

mad. DE JOINVILLE.

Que le Ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfans.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Madame DE MONVAL, PAULINE et EUGÉNIE, ses filles.

Mad. DE MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

mad. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

mad. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans doute?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu?

mad. DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien! maman, ce malin garçon avoit dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le por-

toit pour le vendre. Le pauvre oiseau crioit de toutes ses forces, et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît, et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

mad. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

mad. DE MONVAL.

Sûrement il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice, parce qu'il avoit besoin d'argent.

mad. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dis-

pute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse, et il y avoit bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

mad. DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien?

mad. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait?

EUGÉNIE.

Maman, je serois venue t'en demander.

mad. DE MONVAL.

Et si je n'en avois pas eu moi-même ?

EUGÉNIE.

Ah ! tant pis.

mad. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours ?

EUGÉNIE.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'avois vu ensuite comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée ! il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le ratrapper.

mad. DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille, et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O maman ! je te remercie.

mad. DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le mar-

ché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal, ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vître, ou de faire une tache à son habit, il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner, et il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour, son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami,

lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie seroit d'une pièce de deux sols. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avoit défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence ? lui dit-il en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.

C'est le petit Robert mon voisin qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent ?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

GASPARD.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna dans ce récit un peu de mensonge, mais il cacha son mécontentement, et il alla aussi-tôt chez son voisin. Lorsqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit : Eh bien ! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino ? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ? — Vingt-quatre sols. — Et t'a-t-il payé ? — Eh mais ! sans doute. Oh ! oui, je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma

maison ; et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau porte-crayon dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit; Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain, il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assuroit l'autre jour que depuis ce moment, il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté, il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à madame Durval sa mère.

mad. DURVAL.

Quoi ! pendant la journée entière ?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

mad. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman ? Oh ! que non, vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule, car ses sœurs devoient être occupées

avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité. Elle avoit déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade. Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer, et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît. La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive, combien le temps lui avoit paru long, et avec quelle impatience elle les avoit desirées.

Elles commencèrent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur

petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement. Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causoient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main, et lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du

plaisir, il te seroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle étoit, ne manquoit pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse, il falloit mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée, qu'un jour entier des légères occupations de son âge.

LE BOUQUET

QUI NE SE FLÉTRIT JAMAIS.

AGATHE.

Eh! bonjour, ma chère Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

AGATHE.

J'en suis bien charmée; le temps est si beau! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers, quand la nature est riante.

EUGÉNIE.

Je le sens aussi. Tiens, donne-moi la main. Comme nous allons jaser et courir ensemble!

AGATHE.

Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet?

EUGÉNIE.

Vraiment oui, c'est fort bien pensé. Nous pourrons y causer plus à notre aise.

AGATHE.

Je te demande seulement la permission de m'asseoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

EUGÉNIE.

A la bonne heure. Je t'aiderai même si tu veux.

AGATHE.

Oh non, je te remercie. Je ne voudrois pas qu'il y eût un seul point d'une autre main *que de la mienne.*

EUGÉNIE.

Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

AGATHE.

Tu l'as deviné.

EUGÉNIE.

Et l'ouvrage presse donc beaucoup?

AGATHE.

Tu sais que c'est le 4 de ce mois le jour de Sainte-Rosalie. Je ne me consolerois de ma vie, si ce tablier de filet n'étoit fait pour ce jour-là.

EUGÉNIE.

Rosalie, dis-tu? Je ne connois personne de ce nom-là parmi toutes les demoiselles de notre société.

AGATHE.

C'est pour une de mes amies particulières. Oh! une tendre et excellente amie, à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

EUGÉNIE.

Et comment cela, s'il te plaît, ma chère Agathe? Je meurs d'envie de le savoir.

AGATHE.

Dis-moi, Eugénie, n'as-tu pas remarqué, depuis ton retour, un grand changement dans mon caractère?

EUGÉNIE.

Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine et acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde; et la moindre familiarité te paroissoit un outrage. Aujourd'hui tes manières sont simples et prévenantes. Tu as un air de complaisance et d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHE.

Je le suis aussi, ma chère amie. Ah! j'étois bien à plaindre dans le temps dont tu parles. Je faisois également le désespoir de ma famille, et de tous ceux qui s'intéressoient à mon *bonheur*. La pauvre demoiselle Bro-

chon sur-tout, que je la faisois souffrir ! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendresse, qui remplissoit si bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de sa mort, de tenir sa place auprès de moi, de me porter tout l'amour d'une mère !

EUGÉNIE.

Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parens qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

AGATHE.

Tu ne sais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée, qui restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois, il y aura un an, c'étoit le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore, me dis-je à moi-même ; je veux la surprendre avant qu'elle ne se lève. Je m'habillai toute seule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite demoiselle m'avoit donnée au premier jour de l'an (*elle serre la main d'Eugénie*), et je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre sur le lit de mademoiselle Brochon. Je me

glissai en cachette le long de la charmille, et j'arrivai, sans que personne m'eût apperçue, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis trois des plus belles roses qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chèvrefeuille, du jasmin et du myrte. J'allois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en passant devant l'ouverture, j'apperçois, en un coin du berceau, mademoiselle Brochon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la pointe des pieds; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, tourna la tête, m'apperçut, et me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le temps de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux en étoient encore mouillés. Mais ce n'étoient pas de ces larmes douces, comme je lui en avois souvent vu répandre au récit de quelqu'action généreuse, de bienfaisance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, et passa l'autre autour de

moi. Nous fîmes de cette manière deux tours d'allées, sans qu'elle me dît un seul mot. De mon côté, je n'osois ouvrir la bouche, tant j'étois interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein; et me regardant avec un air attendri, en jetant un coup-d'œil sur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie : Je vois, ma chère Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les tristes pensées dont j'étois occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y étoit attaché. Oui, ma chère amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous dire. Il me tarde d'en avoir déchargé mon cœur, pour l'ouvrir ensuite tout entier aux nouveaux sentimens que je vous dois pour le bouquet que vous me préparez.

J'étois tremblante et muette pendant qu'elle m'adressoit ce discours. C'étoit comme si ma conscience m'eût parlé tout haut par sa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cultivées par les exemples et les instructions de votre maman, pourquoi voulez-vous les pervertir

par un défaut capable d'empoisonner lui seul es plus excellentes qualités ? Je ne vous le ıommerai point, après ce que je viens de ‹ous dire ; son nom vous inspireroit peut-ɨtre trop d'horreur contre vous-même, et e ne veux pas vous mortifier. Il suffit que ‹otre cœur vous le nomme en secret, et je ›rois vous connoître assez pour être sûre que ‹ous emploierez les plus nobles efforts à le létruire.

N'allons point chercher des temps trop eculés. Faisons seulement l'examen de la ›onduite que vous avez tenue dans la journée l'hier. C'est elle qui m'avoit plongée dans la ristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase ue vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos onnoissances dans l'histoire ? Vous rappe-ez des événemens assez instructifs pour u'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on e vous eût vue trop enflée du desir d'exciter admiration. Vous aviez l'air si satisfaite de ous-même, que l'on craignit de vous don-er des éloges, de peur d'ajouter à votre va-ité. Souvenez-vous en même temps de l'at-ɨntion qu'on prêtoit à l'aimable petite Adé-ïde ; comme tout le monde étoit enchanté

des graces simples et naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite ! Je vous voyois pâlir de dépit et d'envie ; je voyois rouler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air de triomphe, vous vîntes montrer votre cahier d'écriture, et qu'on se le faisoit passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le reprîtes d'un air d'humeur et de colère !

Enfin le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavecin, les fausses mesures, que peut-être vous faisiez exprès, la déroutoient de son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juste, quelle mine hideuse vous fîtes alors à votre amie !

Ah ! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je, en fondant en larmes ; car ses paroles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité, repris-je, ce vice que vous n'osiez pas me nommer. Jamais je n'a-

vois senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage; mais elle vit bien ce qui se passoit dans mon cœur. Ses bras agités me pressèrent contre son sein avec une tendresse que je ne saurois te peindre. Je sentois ses larmes couler sur mon visage, tandis que ses yeux étoient tournés vers le ciel.

L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues, sans nous en appercevoir, au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres secours, et ranima, par ses caresses, mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison, je lui dis en l'embrassant : Séchez vos larmes, ma bonne amie, ce sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

Ma chère Agathe, me répondit-elle, vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête, que par cette noble résolution. C'est le bouquet le plus propre à nous parer l'une et l'autre, et j'espère qu'il ne se flétrira jamais.

Peu à peu nous devînmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulèrent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance et d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avoit fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos cœurs venoient de se remplir. C'est depuis ce jour, mà chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres, et à moi-même. Je te laisse maintenant à penser, si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnoissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE.

O ma chère Agathe, heureusement j'ai du temps encore? Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentois à t'aimer.

LE NID DE FAUVETTE.

MAMAN, maman, s'écrioit un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère! voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

mad. DE BLEVILLE.

Ha, ha! c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, et avant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les ailes.

mad. DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il étoit seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étoient aussi, maman. Ah! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

mad. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

mad. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

mad. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier ? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

mad. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

mad. DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu ! que veut-on faire de nous ?

mad. DE BLEVILLE.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant roi !

mad. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de vôtre liberté et du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer.*)

mad. DE BLEVILLE.

Eh bien ! mon fils, qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

mad. DE BLEVILLE.

Le roi en agit envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.*

Oh ! *je vais lâcher* la fauvette. (Il ou-

vre son chapeau, et l'oiseau joyeux se s
ve par la fenêtre.)

mad. DE BLEVILLE, *prenant Syn*
phorien dans ses bras.

Rassure-toi, mon fils, je viens de te fa
là un petit conte pour t'éprouver. Ton p
n'est pas en prison; et ni toi, ni ta sœ
vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu c
te faire sentir combien tu agissois mécha
ment, en voulant emprisonner cette pau
petite bête. Autant que tu as été affligé l
que je t'ai dit qu'on alloit te prendre, aut
l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi
liberté. Penses-tu comme le mari aura s
piré après sa femme, et les enfans après l
mère; combien celle-ci doit gémir d'en ê
séparée? Cela ne t'est sûrement pas ve
dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas p
l'oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Sy
phorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman; je n'avois pensé à rien
tout cela.

mad. DE BLEVILLE.

Eh bien! penses-y dorénavant, et n'
blie pas que les bêtes innocentes ont
créées pour jouir de la liberté, et qu'il

roit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la-moi, je vous en prie.

mad. DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette,
Ils sont deux, trois, quatre petits ;
Depuis si long-temps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrois-je causer leur peine,
Moi, qui l'été, dans ces vallons,
Venois *m'endormir* sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ?

LE NID DE FAUVETTE.

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venoit me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je serois assez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusoit à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travailloient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troubles de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenoit une raquette à la main : Ma petite maman, venez, venez vîte chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric. Ah maman ! ils n'ont rien mangé de la journée ! Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre, et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. Aussitôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer.... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. (*en pleurant encore*

plus fort.) Ah! ma sœur, si tu l'avois vue, tu aurois aussi pleuré, je t'assure. Et Julien se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre. Venez, mes enfans, leur dit la mère en les serrant tous deux contre son cœur; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe et leur mère éplorée embrassoient les genoux de leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille: Ecoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour notre goûter..... Ah! mon Dieu, s'écria Julien en retournant tout-à-coup, cela est vrai! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine soulevant adroitement la cachette le chapeau de Frédéric, qui s'étoit par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main y avoit adroitement glissé par-dessous.

CAROLINE.

La petite Caroline, dont nous avons parlé dans le premier volume, jouoit un jour auprès de sa mère, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le coëffeur étant arrivé, madame P..... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, et de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le coëffeur en donna tant et tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas. Ils ne sont pas perdus; on les a mis là dans le tiroir.

Les vacances dernières, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P...., seule avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pourquoi donc, ma fille ? — Maman, c'est que nous nous voyions tous les

jours, et que nous vivions familièremer ensemble. — Mais, ta sœur en mange. - Oh! ma sœur peut bien en manger : elle n le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfa née avec un esprit si ingénu, et un cœur tendre! Qu'elle ressemble de plus en plus sa mère, et tous mes vœux pour elle seron remplis.

LE FERMIER.

Monsieur Dublanc s'étoit un jour ren fermé dans son cabinet pour expédier quel ques affaires. Un domestique vint lui annon cer que Mathurin, son fermier, étoit à l porte de la rue, et demandoit à lui parle M. Dublanc ordonna qu'on le fît monte dans son antichambre, et qu'on le pri d'attendre un moment, jusqu'à ce que s lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie (ainsi se nom moient les enfans de M. Dublanc) étoien dans l'antichambre de leur père, lorsqu'o y introduisit Mathurin. Il leur fit, en en

trant, une inclination respectueuse ; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un air moqueur. Ils mesuroient l'honnête fermier des pieds à la tête d'un coup-d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, et faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, et ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frère, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier ? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appela ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les

excuser auprès du fermier; et s'approc
de lui d'un air plein de bonté, elle lui
du vin pour se rafraîchir, le fit asseoi
prit elle-même son chapeau et son bâ
qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sort
son cabinet: il s'avança, d'un air ami
vers Mathurin, lui tendit la main, lui
manda des nouvelles de sa femme et d
enfans, et quelles affaires l'amenoient
ville. Monsieur, je vous apporte mon q
tier, lui répondit Mathurin; et il tir
même temps de sa poche un sac de cuir p
d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-
de ce que j'ai tardé quelques jours à ve
Les chemins étoient si rompus, qu'i
m'a pas été possible de voiturer plutôt
grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, ré
qua M. Dublanc: je sais que vous êtes
honnête homme, et qu'on n'a pas besoi
vous faire souvenir de vos engagemens.
même temps il fit avancer une table p
que le fermier comptât ses espèces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue
écus de Mathurin; et il parut le rega
avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, monsieur, leur faire prendre, quelqu'un de ces jours, l'air de la campagne? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux : je viendrois les prendre moi-même, et je les ramenerois dans ma carriole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, et s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour ses enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux siens; et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusques sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses frères, instruisit son père de la réception grossière qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontenteme
à Roger et à Alexandre, et loua en mêr
temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-
en la baisant au front, que ma Sophie s
comment on doit se comporter envers d'ho
nêtes gens. Comme c'étoit l'heure du déje
ner, il se fit apporter les fruits secs du fe
mier, et en mangea une partie avec sa fil
Ils les trouvèrent l'un et l'autre excelle
Roger et Alexandre assistèrent au déjeûne
mais ils ne furent point invités à goûter
fruits. Ils les dévoroient des yeux. M. D
blanc ne fit pas semblant de s'en apper
voir. Il reprit l'éloge de Sophie, et l'exho
à ne jamais mépriser personne pour la si
plicité de ses habits. Car, disoit-il, si nc
n'en agissons poliment qu'avec ceux q
sont d'une parure brillante, nous avc
l'air d'adresser nos civilités à l'habit mên
plutôt qu'à la personne qui le porte. I
gens le plus grossièrement vêtus, sont qu
quefois les plus honnêtes; nous en avons
exemple dans Mathurin. Non-seulement
trouve dans son travail le moyen de se no
rir, lui, sa femme et ses enfans, mais e
core, depuis quatre ans qu'il est mon f
mier, il paie si exactement ses termes, q

je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chère Sophie, si cet homme-là n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes frères. C'est lui qui vous habille, et qui vous procure une bonne éducation; car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorsque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en serrât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé, et ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit. Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui ni un autre jour de ces fruits. Lorsque le fermier qui vous les apportoit aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

ROGER.

Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais?

M. DUBLANC.

Que sentoit-il donc?

ROGER.

Une odeur insupportable de fumier.

M. DUBLANC.

D'où peut-il avoir contracté cette odeur?

ROGER.

C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. DUBLANC.

Que devroit-il faire pour s'en garantir?

ROGER.

Il faudroit..... il faudroit....

M. DUBLANC.

Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres?

ROGER.

Il n'y a que ce moyen.

M. DUBLANC.

Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendroit-il à bout de me payer le prix de sa ferme? Roger vouloit répliquer; mais son père lui lança un regard où Alexandre et lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne seroit pas *bien aise* de venir faire un tour à sa ferme,

M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger et Alexandre prièrent instamment leur père de les mettre de la partie; et ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils montèrent d'un air joyeux dans la carriole, et comme le fermier avoit d'excellens chevaux, et qu'il savoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie, lorsque la voiture s'arrêta! Claudine, femme de Mathurin, se présenta, d'un air riant, à la portière, l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfans dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, et les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étoient en habit des grandes fêtes. Soyez les bien-venus, dirent-ils aux jeunes messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, et les caresser; mais la fermière le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafetière n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine; elle étoit, *ainsi* que les tasses, d'une faience

grossière, mais fort propre. Roger et Alexa
dre se regardèrent en dessous; et ils a
roient éclaté de rire, s'ils n'avoient crai
de fâcher leur père. Claudine avoit cepe
dant remarqué à leur mine sournoise ce qu'
pensoient. Elle s'excusa, et leur dit qu'
auroient sans doute été mieux servis ch
eux; mais qu'il falloit se contenter de
qui étoit offert de bon cœur chez de pauv
gens.

Avec le café on servit des galettes d'
goût si exquis, qu'on vit bien que la f
mière avoit mis tout son art à les pétrir e
les cuire. Après le déjeûner, Mathurin e
gagea M. Dublanc à donner un coup-d'œi
son verger et à ses terres. M. Dublanc y co
sentit. Claudine se donna toutes les pei
possibles pour rendre cette promenade agr
ble aux enfans. Elle leur montra tous
troupeaux qui couvroient les prairies,
leur donna à caresser les plus jolis agneau
Elle les conduisit ensuite à son colombi
Tout y étoit propre et vivant. Il y avoit
le sol deux jeunes colombes qui venoient
quitter leur nid, mais qui n'osoient pas e
core se confier à leurs ailes naissantes.
voyoit des mères qui couvoient leurs œu

dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclore. Ils allèrent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit. Ils furent servis en vaisselle de terre et en couverts d'étain et d'acier. Roger et Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouvèrent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc apperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens ? demanda-t-il. Mon fils aîné et moi, répondit le fermier; et sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour-à-tour des airs champêtres si tendres et si gais, que

M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instrumens à leur place : Or ça, Roger, et toi, Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains; mais ils ne savoient pas même comment tenir leur archet, et il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son fils, en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage?

ROGER.

Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. DUBLANC.

Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais *si Mathurin* ne s'étoit pas empressé de te

faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchissement, aurois-tu été aussi content que tu le parois ?

ROGER.

Non certes.

M. DUBLANC.

Qu'aurois-tu pensé de lui ?

ROGER.

Que c'eût été un paysan grossier.

M. DUBLANC.

Roger ! Roger ! Cet honnête homme est venu chez nous ; et loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre, de toi ou du fermier ?

ROGER, *en rougissant.*

Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. DUBLANC.

Qu'appelles-tu du profit ?

ROGER.

C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs et le foin de nos prairies.

M. DUBLANC.

Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain ?

ROGER.

Il s'en nourrit, lui, sa femme et ses e
fans.

M. DUBLANC.

Et du foin ?

ROGER.

Il le donne à manger à ses chevaux.

M. DUBLANC.

Et que fait-il de ses chevaux ?

ROGER.

Il les emploie à labourer les terres.

M. DUBLANC.

Ainsi, tu vois qu'une partie de ce q
tire de la terre, y retourne. Mais croi
qu'il consomme tout le reste avec sa fam
et ses chevaux ?

ROGER.

Les vaches en prennent aussi leur pa

ALEXANDRE.

Et ses moutons aussi, ses pigeons e
poules.

M. DUBLANC.

Cela est vrai. Mais ses récoltes entière
consomment-elles dans sa maison ?

ROGER.

Non. Je me souviens de lui avoir ente

dire qu'il en portoit une partie au marché, pour en avoir de l'argent.

M. DUBLANC.

Et cet argent, qu'en fait-il?

ROGER.

J'ai vu la semaine dernière qu'il vous en apportoit son sac de cuir tout plein.

M. DUBLANC.

Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du fermier ou de moi? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin, ses moutons et ses vaches; mais le fumier qu'il en retire est porté dans les guérets, et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfans se nourrissent du grain de mes moissons; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les blés, ensuite à les scier, et puis à les battre, et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes, il le porte au marché pour le vendre; mais c'est pour me donner l'argent qu'il en reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui, n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses

travaux? Encore un coup, dis-moi qui nous deux tire le plus grand profit de t terres?

ROGER.

Je vois bien à présent que c'est vous.

M. DUBLANC.

Et sans ce fermier, aurois-je ce profit

ROGER.

Oh! il y a tant de fermiers dans le mon

M. DUBLANC.

Tu as raison; mais il n'y en a poin plus honnête que celui-ci. J'avois autre affermé cette métairie à un autre. Il ép soit les terres, abattoit les arbres, et lais dépérir les bâtimens. Lorsque le terme quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'arg à me donner; et quand je voulus m'en pla dre, il me fit voir que dans tout ce qu'il j sédoit, il n'avoit pas assez de quoi s'acq ter envers moi.

ROGER.

Ah! le coquin!

M. DUBLANC.

Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je grand profit de mes biens?

ROGER.

Vraiment non.

M. DUBLANC.

A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

ROGER.

Je vois que vous le devez à cet honnête fermier.

M. DUBLANC.

N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services ?

ROGER.

Ah ! mon papa, vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien.

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

ROGER.

Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. DUBLANC.

Le fils de Mathurin sait donc quelque chose que tu ne sais pas ?

ROGER.

Cela est vrai ; mais aussi, entend-il, comme moi, le latin ?

M. DUBLANC.

Et toi? sais-tu labourer? sais-tu conduire un attelage? sais-tu comment on sème le froment, l'orge, l'avoine, et tous les autres grains? comment on les cultive? Saurois-tu seulement tailler un pied de vigne, et gouverner un arbre pour avoir de beaux fruits?

ROGER.

Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, je ne suis pas fermier.

M. DUBLANC.

Mais si tous les habitans de la terre ne savoient autre chose que du latin, comment iroit le monde?

ROGER.

Fort mal. Où trouverions-nous du pain et des légumes?

M. DUBLANC.

Et le monde pourroit-il se soutenir, quand bien même personne ne sauroit du latin?

ROGER.

Je pense qu'oui.

M. DUBLANC.

Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-

là est plus poli que toi, sait beaucoup plus de choses, et des choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de graces de ses manières.

LES DEUX POMMIERS.

Un riche laboureur étoit père de deux garçons, dont l'un avoit tout juste un an de plus que l'autre. Le jour de la naissance du second, il avoit planté à l'entrée de son verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même soin, et qui avoient si également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu se décider entre eux pour la préférence. Lorsque ses enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printemps, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, et nommés de leur nom; et après leur avoir fait admirer leur belle tige et la quantité de fleurs dont ils étoient couverts, il leur dit: Vous voyez, mes en-

fans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos soins, qu'ils perdroient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenseront en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infatigable dans ses soins. Il s'occupoit tout le jour à délivrer son arbre des chenilles qui l'auroient dévoré. Il étaya sa tige, pour empêcher qu'il ne prît une mauvaise tournure; il piochoit la terre tout autour, afin qu'elle pût se pénétrer plus facilement des feux du soleil et de l'humidité de la rosée. Sa mère n'avoit pas eu plus d'attention pour lui dans sa plus tendre enfance, qu'il n'en avoit pour son jeune pommier.

Michel, son frère, ne faisoit rien de tout cela. Il passoit la journée à grimper sur le coteau voisin, d'où il jetoit des pierres aux passans. Il alloit chercher tous les petits paysans d'alentour, pour se battre avec eux. On ne lui voyoit que des écorchures aux jambes et des bosses au front, des coups qu'il avoit reçus dans ses querelles. En un mot, il négligea si bien son arbre, qu'il n'y songea du tout qu'au moment où il vit, dans l'automne, celui d'Etienne, si chargé de pommes

bigarrées de pourpre et d'or, que, sans les appuis qui soutenoient ses branches, le poids de ses fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé à la vue d'une si belle récolte, il courut à son arbre, dans l'espérance d'en recueillir une tout au moins aussi abondante. Mais quelle fut sa surprise de n'y trouver que des branches couvertes de mousse, et quelques feuilles jaunies ! Plein de jalousie et de dépit, il alla trouver son père, et lui dit : Mon père, quel arbre m'avez-vous donné ? Il est sec comme un manche à balai, et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère !..... Oh ! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ses pommes avec moi. Partager avec toi ? lui répondit son père : ainsi le diligent auroit perdu ses sueurs pour nourrir le paresseux ! Souffre, c'est le prix de ta négligence : et ne t'avise pas, en voyant la riche récolte de ton frère, de m'accuser d'injustice. Ton arbre étoit aussi vigoureux et d'un aussi bon rapport que le sien. Il avoit une égale quantité de fleurs ; il est venu sur le même terrein ; seulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré son arbre des moindres *insectes* ; tu leur as laissé dévorer

le tien dans sa fleur. Comme je ne veux
ser rien perdre de ce que Dieu m'a do
puisque je lui en dois compte, je te repr
cet arbre, et je lui ôte ton nom. Il a be
de passer par les mains de ton frère po
rétablir, et il lui appartient dès ce mom
ainsi que les fruits qu'il y fera naître
peux en aller chercher un dans ma p
nière, et le cultiver si tu veux, pour rép
ta faute: mais si tu le négliges, il appart
dra encore à ton frère, puisqu'il me sec
dans mes travaux.

Michel sentit la justice de la sentenc
son père, et la sagesse de son conseil. Il
dès ce moment choisir dans la pépinièr
jeune élève qu'il crut le plus vigoureu
le planta lui-même. Etienne l'aida de
avis pour le cultiver. Michel n'y perdit
un moment: plus de querelles avec ses
marades, encore moins avec lui-même;
il se portoit de gaîté de cœur au travai
vit dans l'automne son arbre répondre p
nement à ses espérances. Ainsi il eut le d
ble avantage de s'enrichir d'une abond
récolte, et de perdre les habitudes vicie
qu'il avoit contractées. Son père fut si
tisfait de ce changement, qu'il lui cé

'année suivante, de moitié avec son frère, e produit d'un petit verger.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

Monsieur de la Ferrière se promenoit un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'étoit un beau jour d'automne, et il faisoit encore grand chaud. Mon papa, lui dit Fabien, en tournant la tête du côté d'un jardin, le long duquel ils marchoient alors, j'ai bien soif.

Et moi aussi, mon fils, lui répondit M. de la Ferrière. Mais il faut prendre patience jusqu'à ce que nous arrivions à la maison.

FABIEN.

Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du doyenné. Ah! que j'en mangerois une avec grand plaisir!

M. DE LA FERRIÈRE.

Je le crois sans peine. Mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

FABIEN.

La haie n'est pas trop fourrée, et
un trou par où je pourrois bien passer.

M. DE LA FERRIÈRE.

Et que diroit le maître du jardin
étoit là ?

FABIEN.

Oh ! il n'y est pas sûrement, et il r
personne qui puisse nous voir.

M. DE LA FERRIÈRE.

Tu te trompes, mon enfant. Il y a q
qu'un qui nous voit, et qui nous pun
avec justice, parce qu'il y auroit du n
faire ce que tu me proposes.

FABIEN.

Et qui seroit-ce donc, mon papa ?

M. DE LA FERRIÈRE.

Celui qui est présent par-tout, qu
nous perd jamais un instant de vue, et
voit jusques dans le fond de nos pens
Dieu.

FABIEN.

Ah ! vous avez raison. Je n'y songe pl

Au même instant il se leva derrièr
haie un homme qu'ils n'avoient pu v
parce qu'il étoit étendu sur un banc de ga
C'étoit un vieillard à qui appartenoit le

din, et qui parla de cette manière à Fabien :

« Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenoit pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des piéges pour surprendre les voleurs ; tu t'y serois cassé les jambes, et tu serois resté boiteux pour toujours. Mais puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus long-temps sur le vol que tu méditois, je vais te donner avec plaisir des fruits que tu desires ».

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires. M. de la Ferrière voulut tirer de l'argent de sa bourse pour récompenser cet honnête vieillard ; mais il ne put jamais l'engager à céder à ses instances. J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurois plus, si je m'en laissois payer. Il n'y a que Dieu qui paie ces choses-là.

M. de la Ferrière lui tendit la main pardessus la haie. Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment ; mais il lui témoi-

gnoit sa reconnoissance d'une mar
core bien plus vive, par l'air d'app
il mordoit dans les poires, dont l'
seloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit
son papa, lorsqu'il eut fini la der
qu'ils se furent éloignés du vieillar

M. DE LA FERRIÈR

Oui, mon ami; il l'est devenu s
pour avoir pénétré son cœur de cet
vérité, que Dieu ne laisse jamais le
récompense, et le mal sans châtim

FABIEN.

Dieu m'auroit donc puni, si j'a
les poires?

M. DE LA FERRIÈR

Le bon vieillard t'a dit ce qui
arrivé.

FABIEN.

Mes pauvres jambes l'ont écha
Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu
ces piéges?

M. DE LA FERRIÈR

Non, sans doute, ce n'est pas
Mais les piéges n'ont pas été ten
insu, et sans sa permission. Dieu,
enfant, règle tout ce qui se passe su

et il dirige toujours les événemens de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

FABIEN.

Ah! mon papa que je suis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, et une histoire encore!

M. DE LA FERRIÈRE.

« Quand j'étois encore aussi petit que toi, et que je vivois auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appeloit Dubois, et le second Verneuil.

M. Dubois avoit un fils nommé Silvestre; et M. Verneuil en avoit aussi un, nommé Gaspard.

Derrière notre maison et celles de nos voisins, étoient de petits jardins, séparés les uns des autres par des haies vives. Silvestre, lorsqu'il étoit seul dans le jardin de son père, s'amusoit à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvoit blesser quelqu'un.

M. Dubois s'en étoit apperçu, et lui en avoit fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier, s'il y revenoit jamais. Mais par malheur, cet enfant ignoroit, ou n'avoit pu se persuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père étoit sorti, croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le puniroit, il remplit sa poche de cailloux, et se mit à les lancer de tous les côtés.

Dans le même temps, M. Verneuil étoit dans son jardin avec Gaspard son fils.

Gaspard avoit le défaut de croire, comme Silvestre, que c'étoit assez de ne pas faire le mal devant les autres, et que lorsqu'on étoit seul, on pouvoit faire tout ce qu'on vouloit. Son père avoit un fusil chargé, pour tirer aux moineaux qui venoient manger ses cerises, et il se tenoit sous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendoit dans le salon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard se voyant seul, se dit à lui-même : Je ne vois pas le mal qu'il y auroit à

LA MONTRE.

Au retour d'une visite qu'elle venoit de rendre à l'une de ses meilleures amies, la jeune Charlotte rentroit chez ses parens d'un air triste et pensif. Elle trouva ses frères et ses sœurs qui jouoient ensemble avec cette joie vive et pure dont le ciel semble prendre plaisir à assaisonner les amusemens de l'enfance. Au lieu de se mêler à leurs jeux, et de les animer par son enjouement naturel, seule dans un coin de la chambre, elle paroissoit souffrir de l'air de gaîté qui régnoit autour d'elle, et ne répondoit qu'avec humeur à toutes les agaceries innocentes qu'on lui faisoit pour la tirer de son abattement. Son père, qui l'aimoit avec tendresse, fut très-inquiet de la voir dans un état si opposé à son caractère. Il la fit asseoir sur ses genoux, prit une de ses mains dans les siennes, et lui demanda ce qui l'affligeoit. Ce n'est rien, rien du tout, mon papa, répondit-elle d'abord à toutes ses questions. Mais enfin, pressée plus vivement, elle lui dit que toutes les petites demoiselles qu'elle venoit de voir chez son amie, avoient reçu de leurs parens

de très-jolis cadeaux pour leur foire, qu
que, sans vanité, aucune d'elles ne fût
avancée pour les talens et pour l'instructi
Elle cita sur-tout mademoiselle de Ricl
bourg, à qui son oncle avoit donné u
montre d'or entourée de brillans. Oh ! q
plaisir, ajouta-t-elle, d'avoir une si be
montre à son côté !

Voilà donc le sujet de ta peine ? lui
M. de Fonrose en souriant; Dieu merci,
respire. Je te croyois attaquée d'un mal pl
sérieux. Que voudrois-tu donc faire d'u
montre, ma chère Charlotte ?

CHARLOTTE.

Eh ! mon papa, ce qu'en font les autr
Je la porterois à ma ceinture, et je regarc
rois à tout moment l'heure qu'il est.

M. DE FONROSE.

A tout moment ? Tes quarts-d'heure so
ils si précieux ? ou est-ce que les jours de
soumission et de l'obéissance te paroîtroie
si longs ?

CHARLOTTE.

Non, mon papa; vous m'avez dit so
vent que je suis dans la saison la plus he
reuse de la vie.

M. DE FONROSE.

Si ce n'est donc que pour savoir quelque-fois où tu en es de la journée, n'as-tu pas au bas de l'escalier une pendule qui peut te l'apprendre au besoin?

CHARLOTTE.

Oui ; mais lorsqu'on est en haut bien occupée de ce que l'on fait, on ne l'entend pas toujours sonner. On n'a pas toujours du monde autour de soi, pour leur demander l'heure. Il faut se détourner et descendre. C'est du temps perdu; au lieu qu'avec une montre, on voit cela tout de suite, sans importuner personne, et sans se déranger.

M. DE FONROSE.

Il est vrai que c'est fort commode, quand ce ne seroit que pour avertir ses maîtres que l'heure de leur leçon est finie, lorsque, par politesse ou par attachement, ils voudroient bien la prolonger quelques minutes de plus.

CHARLOTTE.

Quel plaisir vous prenez toujours à me désoler par votre badinage!

M. DE FONROSE.

Eh bien! si tu veux que nous parlions plus sérieusement, avoue-moi avec franchise

quel est le motif qui te fait desirer une montre avec tant d'ardeur?

CHARLOTTE.

Je vous l'ai dit, mon papa.

M. DE FONROSE.

C'est le véritable que je demande. Tu sais que je ne me paie pas de raisons en paroles. Tu crains peut-être de te l'avouer. Je vais te l'apprendre, moi qui me pique envers toi d'une plus sincère amitié que toi-même. C'est pour que l'on s'écrie en passant à ton côté : Ho ! ho ! voyez quelle belle montre a cette petite demoiselle ! Il faut qu'elle soit bien riche ! Or, dis-moi si c'est une gloire bien flatteuse que de se faire croire plus riche que les autres, et d'étaler des choses plus brillantes aux yeux des passans ! As-tu jamais vu des gens raisonnables en considérer davantage une petite fille pour la richesse de son père? En considères-tu davantage celles qui sont plus riches que toi? En voyant une belle montre au côté d'une jeune personne que tu ne connoîtrois pas, au lieu de dire : Voilà une demoiselle d'un caractère bien estimable qui porte cette montre ! tu dirois plutôt : Voilà une montre d'un travail bien estimable que porte cette demoiselle ! Si une

mon lit, tu trouveras une montre suspendue à la tapisserie. Elle est à toi.

CHARLOTTE.

Quoi ! cette grande patraque du temps du roi Dagobert, qui lui servoit peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens !

M. DE FONROSE.

Elle est fort bonne, je t'assure. On ne les faisoit pas autrement du vivant de mon père. Je l'ai trouvée dans son héritage, et je me faisois un devoir de la garder pour moi-même. Mais en te la donnant, elle ne sortira pas de la famille ; et j'aurai plus souvent occasion de le rappeler à mon souvenir, en la voyant tout le jour à ton côté.

CHARLOTTE.

Oui ; mais que diront ceux qui ne descendent point de mon grand-papa ?

M. DE FONROSE.

Eh ! c'est-là précisément où je t'attendois. Tu vois que ce motif d'utilité que tu m'alléguois avec tant d'importance, n'est qu'un vain prétexte dont ta vanité cherchoit à se couvrir, puisque cette montre te rendroit le même service que tu pourrois attendre d'une montre d'or enrichie des plus beaux diamans. Pourquoi t'embarrasser des vains pro-

pos des autres? D'ailleurs ils ne pou
que faire honneur à ton caractère. I
dité de la montre passeroit pour l'ei
de celle de tes goûts.

CHARLOTTE.

Mais ne pourrois-je pas en avoir
fût en même temps solide et d'un
agréable?

M. DE FONROSE.

Tu crois donc que cela feroit ton bo

CHARLOTTE.

Oui, mon papa, je me croirois fo
reuse.

M. DE FONROSE.

Je voudrois que ma fortune me pe
te convaincre, par ta propre expé
combien la félicité qu'on attache à
reilles bagatelles, est frivole et pa
Je parie que dans quinze jours tu ne
derois guère plus ta montre; qu'au bo
mois tu oublierois de la monter;
bientôt elle ne seroit pas mieux rég
ta folle imagination.

CHARLOTTE.

Ne pariez point, mon papa, vo
driez, j'en suis sûre.

M. DE FONROSE.

Aussi je ne veux pas parier ; non par la crainte de perdre, mais parce qu'il faudroit risquer l'épreuve, et qu'elle pourroit te coûter pendant tout le reste de ta vie les plus cruels regrets.

CHARLOTTE.

Ainsi vous pensez qu'une belle montre, au lieu de faire mon bonheur, ne serviroit qu'à me rendre malheureuse ?

M. DE FONROSE.

Si je le pense, ma fille ? Tout notre bonheur sur la terre consiste à vivre satisfaits du poste où nous a placés la Providence, et des biens qu'elle nous a départis. Il n'est aucun état si humble ou si élevé, dans lequel une vaine ambition ne puisse nous faire accroire qu'il nous faudroit encore ce qu'un autre possède auprès de nous. C'est elle qui va tourmenter le laboureur au sein de l'aisance, pour lui faire jeter un œil d'envie sur quelques sillons du champ de son voisin, tandis qu'elle persuade au maître d'un vaste royaume, que les provinces qui le bornent manquent à ses états pour les arrondir. De là naissent entre les princes ces guerres cruelles qui désolent la terre ; et entre les particu-

liers, ces procès ruineux qui les dévorent, ou ces haines de jalousie qui les bourrèlent et les avilissent. Quels étoient tes propres sentimens envers mademoiselle de Richebourg, en regardant la montre qu'elle étaloit à son côté ? Retrouvois-tu dans ton cœur ces mouvemens d'inclination qui te portoient autrefois vers le sien ? Lui aurois-tu rendu, dans ce moment, ces services dont tu te serois fait hier une joie si pure ? Mais cette inimitié secrète que sa montre t'inspiroit contre elle, ta montre ne l'inspireroit-elle pas contre toi à tes meilleures amies, et peut-être à tes frères et tes sœurs ? Vois cependant pour quelle méprisable jouissance de vanité tu aurois rompu les plus doux nœuds du cœur et du sang, les plus tendres affections de la nature ? Pourrois-tu te croire heureuse à ce prix ?

CHARLOTTE.

O mon papa, vous me faites frissonner !

M. DE FONROSE.

Eh bien ! ma fille, ne forme donc plus de ces souhaits déraisonnables qui troublent ton repos ? Que manque-t-il à tes véritables besoins dans la condition où le ciel t'a fait naître ? N'as-tu pas une nourriture saine et

abondante, des vêtemens propres et commodes pour toutes les saisons? Ne t'ai-je pas donné des maîtres pour cultiver ton esprit, tandis que je forme ton cœur, pour te procurer des talens agréables qui puissent un jour faire rechercher ton commerce dans la société? Tu veux aujourd'hui une montre d'or enrichie de diamans! Si je te la donne, de quel œil regarderas-tu demain ton collier et tes boucles d'oreilles de perles fausses? Ne faudra-t-il pas que, pour te satisfaire, je les change bientôt en pierres précieuses? Encore te faudra-t-il de plus, des dentelles, de riches étoffes, et des femmes pour te servir. On ne va point à pied dans les rues avec un pompeux attirail de parure. Elle exige un grand nombre de domestiques, une voiture brillante, de superbes chevaux. Tu me les demanderois. Il ne te manqueroit plus rien alors, il est vrai, pour te produire dans les assemblées, et visiter les personnes du plus haut rang. Mais, pour les recevoir à ton tour, ne te faudroit-il pas un hôtel magnifique, une table splendide, et des ameublemens précieux? Vois combien une première fantaisie satisfaite, engendre d'innombrables besoins. Ils vont toujours ainsi en s'accrois-

sant, jusqu'à ce que, pour avoir voul
lever un moment au-dessus de son ét
retombe pour toujours au-dessous de
étroites nécessités de la vie. Tourne les
autour de toi, et regarde combien d
sonnes gémissent aujourd'hui dans l
affreuse misère, qui consumoient hier
être les derniers débris d'une fortune
sante pour leur bonheur. Pense à ce
seroit arrivé à toi, à tes sœurs et à tes
si ma tendresse et mes réflexions ne
voient fait profiter, pour votre ava
de toutes ces déplorables expériences.
souvent été pénible d'aller à pied d
rues. Un bon carrosse auroit peut-êtr
nagé mes forces autant qu'il auroit fla
vanité. En employant à cette dépe
qu'il m'en coûte pour votre entretien
instruction et vos plaisirs, j'aurois
état de la soutenir pendant quelques a
Mais enfin, quel auroit été mon sor
vôtre? Je vous aurois vu croître dans
sordre et la stupidité. Je n'aurois
tendre de vous, dans ma vieillesse
soins que je vous aurois refusés dans
enfance. Pour quelques jours passé
l'éclat insolent du luxe, j'aurois langu

temps dans les mépris d'une juste misère. De quel front aurois-je cru pouvoir répondre à l'Eternel sur les devoirs qu'il m'impose envers vous, lorsque je ne vous aurois laissé pour héritage que l'exemple de mon indigne conduite ? J'aurois fini ma vie dans les convulsions du remords, du désespoir et de la terreur ; et vos malédictions m'auroient poursuivi jusqu'au-delà de ma tombe.

O mon papa ! quelle étoit ma folie ! s'écria Charlotte en se jetant à son cou. Non, non, je ne veux plus de montre ; et si j'en avois une, je vous la rendrois à l'instant.

M. de Fonrose, charmé de voir le cœur de sa fille s'ouvrir avec tant de franchise aux impressions du sentiment et de la raison, l'accabla de caresses.

Dès cet heureux jour, Charlotte reprit sa première gaîté ; et lorsqu'elle voyoit quelques bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle étoit bien plus tentée de la plaindre que de lui porter la plus légère envie.

UN PETIT PLAISIR

CHANGÉ CONTRE UN PLUS GRAND.

LOUISE.

Bonjour, ma petite maman. Voyez-vous, nous sommes déjà prêtes. Oh ! si le bateau pouvoit arriver tout de suite !

mad. DELORME.

Patience, il n'est que six heures. Venez, nous pourrons, en attendant, faire quelques tours dans le jardin.

HENRIETTE.

Oui, oui, allons nous promener dans l'allée qui conduit à la rivière. Quand le bateau viendra, nous pourrons y entrer, sans perdre une minute. (*Elles courent dans le jardin, et entraînent leur mère vers l'allée.*)

CHARLOTTE.

Ah ! ma chère maman, comme le temps est beau ! On ne découvre pas un nuage dans tout l'horizon. Et voyez-vous comme le soleil brille dans la rivière ! On diroit qu'il y *jette des millions* de diamans. Ce sera un

plaisir ! un plaisir ! n'est-il pas vrai ? Quelle joie de revoir la bonne Marthe qui a servi si long-temps chez nous !

mad. DELORME.

Oui, mes enfans, elle sera bien-aise de vous voir aussi, j'en suis sûre.

HENRIETTE.

Combien y a-t-il d'ici chez elle ?

mad. DELORME.

Nous serons à-peu-près une heure sur l'eau : ensuite il y aura bien trois quarts-d'heure de marche ; car sa maison n'est pas sur le bord de la rivière.

HENRIETTE.

Tant mieux, tant mieux, nous en trouverons plus de goût à notre déjeûner. Et après cela dites-nous encore, ma chère maman, que ferons-nous pour nous divertir ?

mad. DELORME.

Nous irons nous promener dans un petit bosquet qui est dans le voisinage. Là, vous pourrez gambader, courir, cueillir des fleurs, et attraper des papillons.

CHARLOTTE.

Laissez-moi vous conduire ; j'ai déjà fait le voyage avec maman. Je vous mènerai au

bord d'un petit ruisseau si clair, qu'on peut voir au fond les cailloux.

mad. DELORME.

Tu as raison, je me veux mal de l'avoir oublié. Nous pourrons nous asseoir à l'ombre sur la rive, et je vous lirai quelque chose d'un petit livre que j'ai apporté.

HENRIETTE.

Ah! c'est bon cela. Y a-t-il de drôles d'histoires?

mad. DELORME.

Tu verras.

CHARLOTTE.

Ah ça, maman, il ne faut pas revenir à la maison que la lune ne soit levée : et alors vous nous chanterez cette jolie romance qui fait tant pleurer. Revenir par eau au clair de la lune, et entendre votre douce voix, cela doit être au-dessus de tous les plaisirs.

HENRIETTE *qui, dans l'intervalle, est allée sur le bord de la rivière.*

Le bateau! le bateau! Le voici qui vient! Où est Louise? n'est-elle pas tout au bout du jardin, quand le bateau nous attend? Louise. (*Elle court vers elle.*) Louise! le *bateau! le* bateau!

LOUISE *accourt en sautant.*

Le bateau, ma sœur ! Oh ! c'est bon. Faites-moi d'abord à vous deux une pièce de vingt-quatre sols. Il y a là-bas une femme et un vieillard avec quatre enfans à qui je les porterai. Je serai bientôt de retour.

mad. DELORME.

Où as-tu donc vu ces pauvres gens ?

LOUISE.

Le jardinier a ouvert la porte qui donne sur le grand chemin pour y jeter de mauvaises herbes. J'ai voulu voir s'il passoit du monde. Deux pauvres enfans sont venus à moi. Oh ! maman, comme ils sont déguenillés, et comme ils ont l'air d'avoir faim ! Il y en a deux autres tout petits, petits comme mon frère Paulin

mad. DELORME.

Venez, mes amies, il faut les aller voir.

LOUISE.

Oui, oui, je leur ai dit d'attendre, que je leur apporterois quelque chose. (*Elles vont toutes ensemble à la petite porte du jardin, où elles trouvent la pauvre famille. Le vieillard est assis sur une borne. La femme est appuyée sur la muraille, tenant un enfant contre son sein. Une* jeune fille

d'environ dix ans en porte un autre dans ses bras. Un petit garçon joue sur le chemin avec des cailloux.)

mad. DELORME.

(*Bas.*) O Dieu, quelle misère! (*Haut.*) Pauvre femme, vous avez peine à vous soutenir. Asseyez-vous sur cette pierre. D'où venez-vous donc?

LA PAUVRE FEMME.

Du bord de la mer, ma bonne dame. Mon mari étoit pêcheur; on est venu l'enlever de son canot pour faire une campagne sur un vaisseau de roi. Il est revenu rongé de scorbut et de misère. Il avoit perdu ses forces, et ne pouvoit plus jeter ses filets. Il m'a fallu les vendre pour le faire guérir. Mais sa maladie traînoit trop long-temps. Nos créanciers ont pris ce qui nous restoit; et comme nous ne pouvions pas payer notre loyer, on nous a mis à la porte. Un de nos voisins, aussi pauvre que nous, peu s'en faut, nous a recueillis. Il ôtoit le pain de sa bouche et de celle de ses enfans, pour nous en donner. Bientôt je suis tombée malade de chagrin; et quelques jours après, mon pauvre homme est mort. Aussi-tôt que je me suis un peu rétablie, je n'ai pas voulu être

plus long-temps à charge à notre bon voisin. Je me suis mise en route pour aller trouver une dame que j'ai servie autrefois à Abbeville ; mais il y a bien loin encore, et je ne sais comment y arriver. Il nous est impossible d'aller plus avant.

mad. DELORME.

Et quel est ce vieillard.

LA PAUVRE FEMME.

C'est mon père, ma bonne dame. Il a toujours vécu avec nous, et je me faisois une joie de pouvoir le soulager dans sa vieillesse. Hélas ! c'est sa misère qui me rend la mienne plus dure. Comme il n'a pas de souliers, hier, en marchant, il s'est enfoncé dans le pied une épine. Je l'ai ôtée ; mais la fatigue a enflammé la plaie. Sa jambe est tout enflée, t il ne peut l'appuyer à terre sans de grandes ouleurs. Si vous vouliez me faire donner n chiffon de vieux linge pour le panser, un morceau de pain pour mes pauvres fans.

mad. DELORME.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut. Je vais ourvoir. Entrez dans le jardin pour nous idre, et asseyez-vous sur ces siéges.

'e s'éloigne avec ses filles qui ont atten-

tivement écouté le récit de la pauvre femme. Charlotte a témoigné son attendrissement par des larmes. Louise a partagé entre les enfans de petits gâteaux qu'elle avoit dans sa poche pour le voyage. Henriette, après avoir donné la main au vieillard pour le soutenir, est allée prendre le plus petit enfant des bras de la jeune fille, qui les laisse tomber à ses côtés de fatigue et d'épuisement.)

mad. DELORME, *à ses filles, en marchant vers la maison.*

Eh bien! que dites-vous de ces malheureux? Charlotte, cours avec tes sœurs leur faire préparer un petit repas. Je vais dans la garde-robe de votre père chercher du linge, des bas et des souliers pour le pauvre vieillard. Je suis fâchée de n'avoir que ces légers secours à leur donner.

CHARLOTTE.

Vraiment oui, c'est bien peu de chose pour leur misère. Vous avez entendu qu'ils avoient encore à faire beaucoup de chemin. Ils ne peuvent aller à grandes journées à cause du vieux estropié. S'ils alloient tomber malades sur la route! Maman, vous êtes si bonne envers les pauvres! Si vous leur

donniez de l'argent pour se faire conduire en charrette, et qu'il leur en restât un peu en arrivant, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé cette dame qu'ils vont chercher ?

mad. DELORME.

Me connois-tu assez peu, ma chère fille, pour croire que je n'aurois pas eu cette idée de moi-même, si je le pouvois ? Mais, hélas ! ce n'est pas en mon pouvoir. Tu sais que nous ne sommes pas riches ? Je suis hors d'état de faire la dépense qu'il faudroit pour cela.

CHARLOTTE.

S'il ne falloit que ce que nous avons ?

HENRIETTE.

Ah ! ce seroit de bon cœur.

mad. DELORME.

Et combien avez-vous ?

CHARLOTTE.

J'ai six francs, moi.

HENRIETTE.

Moi, trois livres.

mad. DELORME.

Et toi, Louise ?

LOUISE.

Je n'ai plus rien, maman. J'ai glissé six sols que j'avois dans la poche du pauvre vieillard.

mad. DELORME.

Vous n'avez donc que neuf francs à vous deux ? Cela ne suffiroit pas de moitié. Je ne vois qu'un moyen de compléter la somme.

CHARLOTTE.

Et lequel, s'il vous plaît ?

mad. DELORME.

Je n'ose vous le dire.

HENRIETTE.

Pourquoi donc ?

LOUISE.

Dites, dites toujours, maman.

mad. DELORME.

Cette partie de plaisir que nous devons faire aujourd'hui, il y a long-temps que je vous l'ai promise : elle est la récompense de votre bonne conduite. Je me suis déjà refusé bien des choses pour en faire les frais. Car il ne faut pas seulement payer le bateau, il faudra, dans le premier village, acheter de quoi offrir un petit présent à Marthe, pour la dédommager des dépenses qu'elle fera pour nous recevoir. Cet argent est dans ma bourse; mais il vous appartient, et vous êtes libres d'en faire tel usage qu'il vous plaira. En le joignant à celui que vous avez de vos épargnes, il seroit possible d'avoir un charriot

pour les pauvres gens, et de les défrayer sur la route jusqu'à Abbeville. Mais le sacrifice est trop grand; je n'ose vous le proposer. Notre voyage ne pourroit plus avoir lieu cette année.

LOUISE.

Oh! ce seroit bien fâcheux.

mad. DELORME.

J'en aurois moi-même quelque regret. Louise, va dire au batelier de préparer sa voile.

LOUISE.

Tout-à-l'heure, maman. (*Elle reste, et regarde ses sœurs.*)

HENRIETTE.

Nous n'avons encore rien décidé.

CHARLOTTE.

Je sais bien ce que j'aurois à faire, pour moi.

HENRIETTE.

Et moi aussi, sans la pauvre Louise.

LOUISE.

Moi, mes sœurs? Il n'y a que Marthe qui me fâche; mais je lui écrirai.

CHARLOTTE, *avec joie.*

Eh bien! maman, nous voilà toutes les trois

d'accord. Prenez, prenez notre argent pour ces pauvres malheureux.

mad. DELORME.

Vous n'avez peut-être pas bien fait encore toutes vos réflexions. Voyez comme le temps est beau, et quel plaisir nous aurions dans notre promenade!

CHARLOTTE.

Ah! je n'en aurois plus, dès qu'il me viendroit cette pensée : Tu te fais voiturer bien à ton aise, et toute une honnête famille meurt de lassitude par ta dureté!

HENRIETTE.

Ne sont-ils pas de la même espèce que nous? Ils auront bien assez à souffrir dans leur vie, pour avoir une petite joie en passant.

mad. DELORME.

Tu ne dis rien, Louise?

LOUISE.

Maman, je pensois que tout notre plaisir n'est pas perdu. Nous accompagnerons la charrette un petit bout de chemin. Ce sera toujours une promenade.

mad. DELORME, *en les embrassant.*

O mes chères filles! quelle félicité pour moi de vous voir des cœurs si compatissans

et si généreux ! Vous ne manquerez jamais de plaisir sur la terre, puisque vous savez vous en faire de vos privations et de vos sacrifices. Venez, ne perdons pas un moment pour cette douce jouissance. (*Madame Delorme rentre dans sa maison, d'où elle envoie congédier le batelier, en lui payant sa journée. Les trois petites demoiselles vont et viennent de la cuisine au jardin, pour donner des soins à la pauvre famille. Charlotte aide la femme à panser le pied du vieillard. Henriette et Louise font manger les enfans. Elles retournent ensuite auprès de leur mère.*)

HENRIETTE.

Ah, ma chère maman ! il auroit fallu voir comme ces enfans ouvroient de grands yeux, quand nous leur avons porté, moi, une grande écuelle de lait, et Louise, du pain. Ils se pressoient autour de leur mère, en frappant dans leurs mains de surprise et de joie.

LOUISE.

Je craignois qu'ils ne voulussent me manger moi-même, tant ils paroissoient affamés.

CHARLOTTE.

Il faut que l'aînée soit une bien bonne enfant. Elle n'a pas voulu prendre un morceau,

jusqu'à ce qu'elle ait eu donné à mang
son petit frère, qui ne sait pas encor
nourrir tout seul!

mad. DELORME.

La pauvre fille est bien à plaindre! Si
demeure toujours chargée du soin des
petits, elle n'aura pas le temps de s'instru
et la voilà pour toute sa vie une femme t
misérable : au lieu que si elle avoit le mo
d'apprendre un métier, elle pourroit un j
être fort utile à sa mère, et l'aider à nou
les autres enfans.

LOUISE.

Eh bien! maman, faites une chose. M
tez-la auprès de nous. Je me charge
lui montrer tout ce que vous m'avez
apprendre. Elle pourra bientôt coudre
tricoter, ensuite vendre son ouvrage et
envoyer l'argent à sa famille.

HENRIETTE.

Ce n'est pas une mauvaise tournure,
moins, dont Louise s'est avisée.

CHARLOTTE.

Oui, maman, faites-nous ce plaisir. Pe
sez-vous, si cette bonne fille alloit deve
fainéante comme la vieille femme que no
vîmes l'autre jour, il faudroit qu'elle en

vînt à mendier, et nous ne l'aurions servie en rien du tout.

mad. DELORME.

Mais savez-vous bien, mes enfans, à quoi vous vous engagez? Prenez-y garde.

CHARLOTTE.

A quoi donc, maman?

mad. DELORME.

Je vais vous le dire. Si nous prenons cette petite fille à la maison, il faudra lui donner des habits, et je n'en ai guère le moyen. Je me trouverois obligée de retrancher sur les vôtres ce que les siens pourroient coûter. Au lieu de fourreaux de taffetas dont je voulois vous faire présent, vous ne pourriez en avoir que de toile: au lieu de plumes et de fleurs d'Italie, vous n'auriez qu'un ruban tout simple sur votre chapeau; et je ne vois plus que la serge et l'étamine pour faire vos déshabillés.

CHARLOTTE.

J'avois pourtant dit à Rosalie que j'aurois bientôt un habit de soie tout comme elle.

HENRIETTE.

La toile ne pare jamais si bien, n'est-il pas vrai?

mad. DELORME.

Non, sans doute.

HENRIETTE, *après avoir fait quelques réflexions.*

Mais si je n'ai pas si bonne mine qu'en taffetas, la pauvre petite fille feroit encore bien plus triste figure avec ses haillons.

CHARLOTTE.

Et puis, si elle les portoit plus long-temps, ne courroit-elle pas le risque de devenir malade ? Vous m'avez dit souvent que rien n'étoit si mal-sain que la malpropreté.

mad. DELORME.

Cela est vrai aussi, ma fille. Et toi, Louise, que dis-tu de ma proposition ? Serois-tu contente de porter un habit de laine ?

LOUISE.

Oh ! très-contente, maman : on n'en saute que mieux. Je me souviens de l'histoire de Marthonie.

mad. DELORME.

Voilà qui s'arrange à merveille ; cependant ce n'est pas tout. Louise, c'est toi qui t'es offerte la première pour donner à la petite fille des leçons de couture. Naturellement je te devrois la préférence ; mais tu es *un peu trop* évaporée pour remplir cet em-

loi. D'ailleurs, tu n'en es pas encore assez apable. Charlotte, ni moi, nous ne pouvons ious en charger : les soins du ménage ne ious donnent que trop d'occupations. C'est ı toi que je le destine, Henriette.

HENRIETTE.

Ah ! grand merci, maman.

mad. DELORME.

Attends quelques jours pour m'en remercier. Tu ne sais peut-être pas combien il faut de patience pour l'état que tu prends. Je te connois, tu es vive et emportée. La petite fille ne pourra pas d'abord retenir tes leçons. Tu voudras la reprendre. Si tu la maltraitois, je serois forcée, malgré moi, de te punir. Eh bien ! oserois-tu me promettre de ne te laisser jamais emporter par ta pétulance ?

HENRIETTE.

Oh ! maman, je ne puis vous en donner ma parole. Vous savez l'autre jour, lorsque vous me reprîtes, j'aurois parié, sur ma vie, que cela ne me seroit plus arrivé. Bon ! à peine fûtes-vous sortie, que Louise, en se chaussant, laissa échapper une maille tout du long de son bas. J'eus tant de peine à la reprendre, que je me mis en colère contre ma

sœur, et que je la battis. J'en eus ensuite une grande honte; mais c'étoit fait.

mad. DELORME.

Il est singulier que les enfans qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes, n'en aient presque jamais pour les autres. Vraiment tu jouerois un joli personnage dans la société, si tu laissois invétérer en toi ce défaut!

HENRIETTE.

Je ne demande pas mieux que de m'en guérir.

CHARLOTTE.

Tenez, maman, je crois que c'est un fort bon moyen pour cela, de lui donner la petite fille à gouverner.

HENRIETTE.

Oui, je peux quereller ma sœur, parce qu'elle me le pardonne aisément, et qu'elle ne me doit rien. Mais je serai plus patiente et plus douce envers une élève. Elle pourroit imaginer que j'aurois du regret de l'avoir obligée.

mad. DELORME.

Avec de pareils sentimens, je ne suis plus inquiète de ta résolution. Ha ça, Louise, il *te faudra* tous les jours travailler une heure

de plus, afin que la petite fille ait bientôt ses chemises et ses bas.

LOUISE.

Oh! je m'en charge de tout mon cœur; je craignois qu'Henriette ne prît pour elle toute la besogne.

mad. DELORME.

Charlotte, il faudra, je te prie, avoir un peu l'œil sur leurs travaux.

CHARLOTTE.

Oui, maman, je serai l'inspecteur général.

mad. DELORME.

Allons, mes filles, hâtons-nous de porter tant de bonnes nouvelles à nos pauvres gens. J'espère que leur joie vous servira d'encouragement et de récompense.

MATILDE.

Vous vous souvenez encore, mes chers amis, des violentes chaleurs qui ont régné cet été. Je ne me les rappelle moi-même qu'avec chagrin, parce qu'en abattant mes forces, elles m'ont empêché, pendant quelque temps, de répondre à votre flatteuse impatience. Pour vous dédommager de ce retard involontaire, je vais vous raconter un trait intéressant, auquel elles ont donné occasion.

J'étois à Windsor chez une jeune dame, qui, par les principes éclairés qu'elle transmet à ses enfans, justifie si bien le choix qu'on a fait de sa respectable mère pour présider à l'éducation d'une auguste famille. Nous nous amusions à de petits jeux de société, lorsqu'il survint un orage furieux. Le tonnerre rouloit avec un fracas épouvantable, dont toute la maison étoit ébranlée, tandis que les éclairs sembloient à chaque instant l'embraser. Une jeune demoiselle de la compagnie ne put se défendre de quelque émotion. On entendoit aussi les cris d'effroi d'une femme-de-chambre. Au milieu de ce

trouble, la petite Matilde avoit disparu. Sa mère qui passoit dans la chambre voisine, l'apperçut agenouillée dans un coin.

LA MÈRE.

Que faites-vous-là, ma fille ?

MATILDE.

Oh ! rien, maman.

LA MÈRE.

Est-ce que vous êtes effrayée de l'orage ?

MATILDE.

Non, maman; vous m'avez appris à ne pas le craindre, et vous avez bien vu que je ne le craignois pas tout-à-l'heure.

LA MÈRE.

Pourquoi donc êtes-vous à genoux?

MATILDE.

C'est que j'ai vu frissonner Elise, j'ai entendu crier Kitty ; cela m'a fait de la peine. Je priois Dieu pour elles, et pour tous ceux qui ont peur.

LE FORGERON.

Monsieur de Cremy passant vers
devant l'atelier d'un pauvre Forgerc
tendit les coups redoublés de son m
Il voulut savoir ce qui le retenoit si
l'ouvrage, et s'il ne pouvoit gagner sa
labeur de sa journée, sans le prolor
avant dans la niut.

Ce n'est pas pour moi que je tra
répondit le Forgeron, c'est pour un
voisins qui a eu le malheur d'être in
Je me lève deux heures plutôt, et je n
che deux heures plus tard tous les jou
de donner à ce pauvre malheureux de
marques de mon attachement. Si je pc
quelque chose, je le partagerois avec lu
je n'ai que mon enclume, et je ne p
la vendre, car c'est elle qui me fait
En la frappant chaque jour quatre he
plus qu'à l'ordinaire, cela fait par sen
valeur de deux journées dont je pui
le produit. Dieu merci, la besogne n
que pas dans cette saison; et quand c
bras, il faut bien les faire servir à s
son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en feroit autant, si j'étois à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-temps de ses occupations; et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta. Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres : il la porta chez le Forgeron, dont il vouloit récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le Forgeron lui dit : Reprenez votre argent, monsieur. Je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce seroit, de ma part, une grande ingratitude, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il

n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le temps où je ne possédois que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires; et moi, je pourrai dormir alors tout mon saoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avoit donné; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

ABEL.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mère. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaîté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Ils alloient cependant le voir quelquefois.

Abel quittoit alors ses habits de deuil; et quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant; et son désespoir le poussoit à grands pas vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, et il tourmentoit sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que

nous allons chez mon papa ? Qui est donc mort encore ?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL.

Eh bien ! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus long-temps ; et laissant éclater sa douleur : C'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle.

ABEL.

Il est mort ! O mon Dieu, ayez pitié de moi ! C'est d'abord maman, et ensuite mon papa ! Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère ! O mon papa ! O maman !

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle, tes parens te restent encore.

ABEL.

Et où donc ? Où les retrouver ?

SA TANTE.

Dans le ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, et ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant.

Si tu es sage, honnête et laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

ABEL.

Hier au soir! quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui! Hier au soir! il n'est donc pas encore à l'église? O ma tante! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah! il craignoit de m'affliger, et je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie!

SA TANTE.

Eh bien! mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étois pauvre, et je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi, mon petit ami.

ABEL.

Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le jour étoit sombre; il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglotoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jeta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole : enfin, il releva sa tête en s'écriant: O mon papa ! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolois, lorsque maman mourut; et pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, et sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces

pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, et court à l'église. Les prêtres achevoient les prières des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa. Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleuroit plus; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin.

Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils; et il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

LES CAQUETS.

Aurélie, quoique d'un naturel assez doux, avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisoient pour former d'injustes soupçons ; et à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle couroit les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutoit même quelquefois les circonstances que lui avoit prêtées son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques étoient dans un état de guerre continuel. La confiance étoit soudain bannie des sociétés où la petite fille entroit avec sa

mère. On n'osoit plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère foible trembloient en sa présence, et n'en étoient pas plus diposées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire étoit réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînoit au malheur de sa vie entière.

Aurélie étoit allée un jour la voir, et avoit passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connoissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter. Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois

PHILIPPE.

Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux ?

M. SAGE.

Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

PHILIPPE.

Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE.

Cent fois plus encore à être content; et je le suis.

PHILIPPE.

Mais enfin le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or et d'argent ?

M. SAGE.

Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour que nous avions prié ton oncle à dîner ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa, vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. SAGE.

Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurois bien pu t'en donner, puisqu'il en

restoit encore. Pourquoi ne t'en donn pas ?

PHILIPPE.

C'est que vous aviez peur que cela r fît mal.

M. SAGE.

Je me souviens de te l'avoir dit. Pen que j'eusse raison ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa; je sais que vous mez, et que vous ne cherchez que moi heur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refu peu de vin muscat, si vous aviez pen cela pût me faire du plaisir sans m'in moder.

M. SAGE.

Et crois-tu que le bon Dieu ait mo tendresse pour toi que moi-même ?

PHILIPPE.

Non, mon papa, je ne puis le croire m'avez raconté tant de merveilles bonté !

M. SAGE.

D'un autre côté, crois-tu qu'il lui f ficile de te donner de grandes richesse

PHILIPPE.

Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE.

Eh bien ! si, pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

PHILIPPE.

Que les richesses que je lui demande pourroient m'être dangereuses.

M. SAGE.

Cela te paroît-il assez clair ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire : cependant.....

M. SAGE.

Pourquoi secoues-tu la tête ? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE.

Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous, tout ce pays-là.

M. SAGE.

Et pourquoi le penses-tu ?

PHILIPPE.

Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous le voulez.

M. SAGE.

Connois-tu M. Richard?

PHILIPPE.

Si je le connois? Oh dame! c'est lui qui a de beaux jardins!

M. SAGE.

Et peut-il en jouir comme il veut?

PHILIPPE.

Ah! le pauvre homme! il ne le peut guère; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

M. SAGE.

Il en a cependant dans son jardin des treilles superbes.

PHILIPPE.

Oui, vraiment; mais cela l'incommode

M. SAGE.

Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, et cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrois, parce que ma fortune ne me le permet pas: et M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE.

Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai?

M. SAGE.

Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE.

Eh bien ! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

M. SAGE.

C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas, est peut-être pour celui que je monte.

PHILIPPE.

Vous n'en avez pourtant pas dans votre écurie ?

M. SAGE.

Dieu me préserve de cet embarras !

PHILIPPE.

Oui, mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez ?

M. SAGE.

Tu te trompes ; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin ; et alors, je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'il ne vous seroit pas bien plus *commode* d'avoir deux beaux chevaux

gris pommelés pour vous traîner d
bon carrosse ?

M. SAGE.

Cela seroit assez doux. Mais quand j
à tous les inconvéniens d'une voitu
besoin que l'on a sans cesse du sell
charron et du maréchal, à la dépend
l'on vit de la santé de ses chevaux
l'exactitude de son cocher, aux risq
finis dont on est menacé à chaque p
suites funestes de la mollesse, dont or
le goût, en vérité je n'ai pas de regre
faire usage que de mes jambes. Elle
dureront plus long-temps. Mais voilà
leil qui se couche ; il est temps de n
tirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas
d'avoir vu mon domaine ?

PHILIPPE.

Ah ! mon papa, je le serois bien
tage, si tout cela étoit réellement à v

M. Sage sourit à son fils ; et le pren
la main, il descendit avec lui de la
Ils passoient auprès d'une prairie,
avoient prise d'en haut pour un étang
qu'elle étoit couverte d'eau. Ah ! mo
s'écria M. Sage ; vois-tu ce pré qui
plus qu'une mare ? Il faut que le

voisin se soit débordé avant la fenaison. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE.

Celui à qui appartient cette prairie sera, je crois, bien triste, quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE.

Encore s'il en étoit quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE.

C'est un drôle de bonheur que celui-là!

M. SAGE.

Il me semble qu'il y avoit ici près un moulin.

PHILIPPE.

Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous?

M. SAGE.

Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu! je parie que l'inondation en a emporté les rouages. *Voyons.* Justement, le voilà tout délabré. *Que* deviendra le malheureux pro-

priétaire ? Il faut qu'il soit bien
résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE.

Je le plains de tout mon cœur.
papa, la journée des ouvriers est
quoi les maçons demeurent-ils e
vrage ?

M. SAGE.

Je n'en sais rien. Il n'y a qu'à
mander. Mon ami, voudriez-vou
dire pourquoi vous restez si tard

LE MAÇON.

Monsieur, nous y passerons en
la nuit. Hier, dans l'obscurité, c
vinrent abattre ce pan de murail
trer dans le parc, et voler les me
pavillon qu'on venoit de faire
On ne s'en est apperçu que ce m
est fort heureux qu'on ne les ait p
le fait.

M. SAGE.

Et comment donc cela ?

LE MAÇON.

C'est qu'on a trouvé dans le pa
ches qu'ils y avoient répandues,
ment pour mettre le feu à la forêt,
les surprendre, afin de se

aveur du tumulte et de la confusion de l'in-
endie. Le propriétaire de cette terre est
ncore, comme vous voyez, fort heureux
lans son malheur, car il auroit pu perdre
oute sa forêt; au lieu qu'il ne lui en coûtera
ue les réparations de sa muraille, la dé-
ense d'un garde de plus pour veiller la nuit,
t la perte des meubles de son pavillon, qui,
à la vérité, étoient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelques pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs? Te causent-ils beaucoup de chagrin?

PHILIPPE.

Pourquoi m'en chagriner, mon papa? Je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE.

Mais si cette terre t'appartenoit de la même manière que les jardins de M. Richard lui appartiennent, et qu'en te promenant aujourd'hui, tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, et ton pavillon mis au pillage, t'en retournerois-tu à la maison aussi tranquille que tu me parois l'être?

PHILIPPE.

Mon Dieu, non! Je serois au contraire

bien triste, d'essuyer de si grandes disgra
en un jour.

M. SAGE.

Et si tu avois tous les jours de semblab
disgraces à souffrir ou à craindre, serois-
alors plus heureux que tu ne l'es à présen

PHILIPPE.

Je serois mille fois plus malheureux.

M. SAGE.

Eh bien! mon ami, tel est le sort de pr
que tous ceux qui possèdent de grands bie
Sans parler des soucis qui les agitent, et d
besoins sans nombre qui les tourmenten
l'éclat de leur fortune devient souvent l
même l'origine de sa décadence. Il suffit d'u
seule année stérile, ou d'une seule mépri
dans leurs avides projets, pour en entraîn
le bouleversement. Comme ils craindroie
de perdre de leur considération imaginair
s'ils imposoient quelques sacrifices à l'o
gueil de leur luxe, plus leurs revers so
frappans, plus ils croient devoir étaler
faste et de somptuosité pour soutenir l'op
nion de leur opulence, et rétablir un crédi
imposteur. Quel est donc l'effet de cette m
sérable vanité? Leurs domestiques, frustr
du prix de leurs services, introduisent u

rigandage effréné dans toute la maison. La ılture de leurs biens étant négligée, ainsi ıe l'éducation de leur famille, leurs terres ›mbent en friche, et ne produisent plus ıe des moissons avortées; leurs enfans, ›andonnés à tous les vices, commettent des :tions déshonorantes, qu'ils sont forcés étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes ›ssessions, saisies par d'inexorables créan- ers, achèvent de dépérir sous une adminis- ation de rapine. Le gouffre des procédures ı engloutit les derniers débris. Et ces fa- ›ris de la fortune, si fiers de leurs trésors, : leurs honneurs, et des jouissances de leur ollesse, tombent tout à-la-fois dans l'indi- nce, l'opprobre et le désespoir.

PHILIPPE.

Ah! mon papa, quel tableau venez-vous : m'offrir!

M. SAGE.

Celui qui se présente à tout moment dans société; et n'imagine pas qu'il y ait rien exagéré dans cette peinture. Je te ferai ir chaque jour dans les papiers publics, istoire du renversement de quelque grande aison; leçon frappante, que la Providence pose sans cesse aux regards des riches,

pour les avertir du sort qui men
et leur orgueil ! Nous irons de
ces superbes hôtels qui excite
je t'y ferai lire la ruine des hô
affichée sur toutes leurs colonn
qu'elles soient elles-mêmes en
décret de leur propre ruine.
puis-je épargner à tes oreilles
cris de mille familles désolées,
tent que trop, par leur dése
frayantes révolutions !

PHILIPPE.

Eh quoi ! me faudroit-il don
médiocrité de notre fortune con
fait du ciel ?

M. SAGE.

Oui, mon fils, si tu es écon
rieux, si tu sens en toi le coura
l'ambition et la cupidité, d'e
desirs et tes espérances aux bo
que tu dois remplir. Vois s'il n
que chose à mon bonheur ; et
donc être plus heureux que t
garde l'univers entier comme
puisqu'il te fournit, pour pri
vail, une subsistance honnêt
mières douceurs de la vie. L

ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, et au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Elève quelquefois tes yeux vers les riches et les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfans, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, et sur-tout donne-leur en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement; et s'étant précipité à genoux, il rendit graces au Ciel, et lui offrit sa vie. Que lui restoit-il à faire sur la terre? Ses jours avoient été pleins de justice et d'honneur; et en inspirant la modération à son fils, il venoit de lui transmettre un riche héritage.

LE VIEILLARD MENDI

M. D'ARCY, *à un domestique*

Que ne faisiez-vous entrer ce bon lard ?

LE VIEILLARD.

Monsieur, on me l'a proposé, c'e qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLARD.

Je rougis de le dire. Je fais une c laquelle je ne suis pas accoutumé; je v pour demander l'aumône.

M. D'ARCY.

Vous me paroissez honnête : po rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai d qui le sont ; soyez de ce nombre.

LE VIEILLARD.

Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai temps.

M. D'ARCY.

Qu'avez-vous donc à faire ?

LE VIEILLARD.

Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY.

Comment savez-vous cela?

LE VIEILLARD.

Comment je le sais? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le sais, parce que je le sens; et cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille et mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY.

Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD.

J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un gentilhomme qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie, jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-moi, monsieur : vous êtes aussi gentilhomme; mais je dis la vérité.

M. D'ARCY.

J'ai autant de plaisir à l'entendre, que vous en avez à la dire, même quand elle parleroit contre moi.

LE VIEILLARD.

J'aurois été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle et blême; et je regardai ce changement comme un signe que me faisoit Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'est lui qui soutenoit ma santé: je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

M. D'ARCY.

Vous eûtes alors recours à vos enfans?

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois plus qu'une fille; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

M. D'ARCY.

Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous?

LE VIEILLARD.

Non, monsieur; mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes et renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à la mort: c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. D'ARCY.

Et où demeurez-vous?

LE VIEILLARD.

Pardonnez, monsieur; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

M. D'ARCY.

Excusez mon indiscrète curiosité. Que Dieu me punisse, si je cherche à la satisfaire.

LE VIEILLARD.

J'y *compte*, monsieur. Dans huit jours,

regardez le ciel, vous y verrez, je l'espère, ma demeure, qui ne sera plus secrète.

M. D'ARCY, *lui présentant une poignée d'écus.*

Prenez ceci, bon vieillard, et que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela, monsieur? non, ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos enfans.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve! Mes enfans peuvent travailler; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon vieillard; allez vous reposer.

LE VIEILLARD, *lui rendant tout son argent, excepté un écu.*

Reprenez ceci, monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux *qui ont* à mendier plus long-temps que moi.

M. D'ARCY.

Votre situation me touche.

LE VIEILLARD.

J'espère qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, monsieur; et il vous en tiendra compte.

M. D'ARCY.

Voulez-vous prendre quelque nourriture?

LE VIEILLARD.

J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D'ARCY.

Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE VIEILLARD.

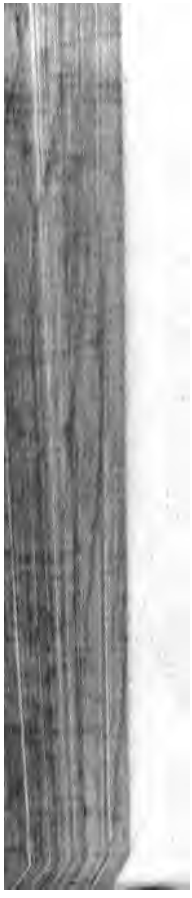
Non, monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D'ARCY.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Non, monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre, et je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu! un verre *même d'eau ne* demeure pas sans récompense



auprès de toi. (*M. d'Arcy va ch*
même une bouteille. Le Vieillard
seul, élève ses mains vers le ciel.

Mon dernier coup de vin ! Di
tice, je te prie de le rendre un jou
à celui qui me le donne.

M. D'ARCY, *portant une bouteil*
verres.

Prenez ce verre, bon vieilla
apporté aussi un pour moi. No
ensemble.

LE VIEILLALD, *regardant*

Je te remercie, mon Dieu, p
bien que tu me fais dans ce mon
un peu, et s'arrête. A M. d'Arc
quant avec lui.) Que Dieu vous
fin aussi heureuse qu'à moi !

M. D'ARCY.

Bon vieillard, passez ici cette
sonne ne vous verra, si vous le

LE VIEILLARI

Non, monsieur, je ne le peu
temps est précieux.

M. D'ARCY.

Pourrois-je vous être bon en
que chose ?

LE VIEILLARD.

e le voudrois, monsieur, par rapport à
is; mais je n'ai plus besoin de rien dans
monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que
n gand toutefois : j'ai perdu le mien.

. D'ARCY *fouillant dans sa poche et lui en présentant une paire.*

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé
un.

Mr D'ARCY.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre ?

LE VIEILLARD.

Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que
gauche qui ne peut le supporter. Elle est
roidie depuis deux ans. (*Il gante sa main
uche, et présente la droite nue à M. d'Ar-*
) Je penserai à vous, monsieur.

M. D'ARCY.

Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-
i vous suivre. Il m'en coûte de garder la
role que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous, monsieur,
vous la gardez. (*Il dégage sa main, et veut
n aller.*)

M. D'ARCY.

Donnez-moi encore votre main, bon vieillard; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD.

Je lui présenterai la vôtre dans le Paradis. (*Il s'en va.*)

LES DOUCEURS

ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITÉ.

FULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique, et un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards, n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances, il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils pensèrent d'abord à prier leur père de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensem-

de tenir, pendant quelques jours, avec
, la même conduite qu'il tenoit avec eux.
in alla visiter le jardin et le cabinet du
; l'autre, le garde-meuble de la Couronne;
roisième, les tableaux du Louvre et ceux
Luxembourg; mais lorsqu'ils revinrent à
naison, les récits qu'ils avoient coutume
se faire de leurs observations furent sup-
més. Au lieu de ces confidences mutuelles
plaisirs de la journée, qui leur faisoient
ser des soirées si récréatives, il ne ré-
ıit entr'eux qu'une grave réserve, et un
nce ennuyeux. Fulbert remarqua ce chan-
ıent, avec autant de surprise que de cha-
ı. Il sentit le vuide de ces épanchemens
ıtretiens et de gaîté, qu'il provoquoit
ement lui-même; mais auxquels il cher-
it à s'intéresser. Accoutumé, comme il
oit, à la réflexion, il reconnut aisément
justice de sa conduite. Il devint bientôt
ıi communicatif, qu'il avoit été jusques-
oncentré. En se livrant à ces douces effu-
ıs que la nature inspire aux hommes,
ır rapprocher leurs ames et les réunir, son
ır goûta les douceurs de la bienveillance
le l'amitié; et l'ardente curiosité de son
rit trouva de nouveaux moyens de se sa-

tisfaire, par les faits qu'il recueilloit des a
tres, en leur faisant part de ceux qu'il avo
observés.

LA CICATRICE.

Ferdinand avoit reçu de la nature u
ame pleine de noblesse et de générosité. Se
esprit étoit vif et pénétrant, son imagin
tion forte et sensible, son humeur franc
et joyeuse, et ses manières avoient une gra
animée qui lui concilioit tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avo
un défaut bien incommode pour ses ami
celui de s'affecter trop vivement des moi
dres impressions, et de s'abandonner, e
aveugle, à tous les mouvemens qu'elles e
citoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades,
plus légère contradiction irritoit ses espri
fougueux; on voyoit le feu de la colère e
flammer tout-à-coup son visage; il trépigno
des pieds, poussoit des cris, et se livroi
toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands p

ans sa chambre, en rêvant aux préparatifs 'une fête que son papa lui avoit permis de onner à sa sœur. Marcellin, son ami et son onfident, vint pour lui communiquer les lées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferinand, plongé dans la rêverie, ne l'avoit as apperçu. Marcellin, après l'avoir inutiement appelé assez haut, se mit à le tirailler eux ou trois fois par le pan de son habit, our s'en faire remarquer. Ferdinand, impatienté de ces secousses, se retourna brusquement, et repoussa le pauvre Marcellin vec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune pparence de vie et de sentiment; et comme a tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grands lots de ses tempes.

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie!

Il se précipite à son côté, en disant avec de grands cris: Il est mort, il est mort! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami!

Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, et lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, et peut-être mortelle.

Marcellin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise; et il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcellin l'appeloit sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité

si méchamment? Ah! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colère, je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcellin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux, et qu'il lui tînt la main, redoubloient encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu à peu, et que la plaie commençât à guérir. Au bout de six jours Marcellin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de Ferdinand? Ah! certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois, dans sa vie, la douleur qu'il éprouva aussi long-temps qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinand reprit un visage serein; et sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla, de toute la force de son caractère, à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcellin ne garda de sa chute qu'une ci-

catrice légère à la tempe. Ferdinand regardoit jamais sans émotion, mêm un âge plus avancé. Toutes les fois qu' controit Marcellin, il le baisoit sur cicatrice, qui devint le sceau de la t intimité dont ils furent unis l'un à l dans tout le cours de leur vie.

L'EMPLOI DU TEM

MARTIN, quoique simple compa excelloit dans son métier. Il aspiroit d ses desirs à devenir maître; mais il lu quoit une certaine somme pour se fa cevoir.

Un marchand, qui connoissoit son trie, voulut bien lui prêter cent écu trois ans, afin qu'il payât sa maîtr qu'il achetât ce qui lui étoit nécessair se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie d tin. Il voyoit déjà dans son imagina boutique richement étoffée. Il avoit *compter* le nombre de pratiques no

qui s'empresseroient de l'employer, et tout l'argent que son travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jetoient ces pensées, il apperçoit un cabaret. Allons, dit-il, en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui crioit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé; qu'il falloit d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avoit faites; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol, sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise, et me mettre en fonds; et je puis, en un jour, réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs.

Mais, hélas ! le pauvre homme ! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avoit goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit ; et il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sols de la même manière. Il devoit lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût de l'ivrognerie s'étoit si bien emparé de lui, qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, et les dépensa, comme il avoit fait le premier. Car, se disoit-il à chaque séance, ce n'est que trente sols. Oh ! il m'en restera encore bien assez.

Telles étoient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison, qui de temps en temps se faisoit entendre. Il ne considéroit pas que sa fortune consistoit en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvoit plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme

il l'étoit, de sa richesse actuelle, qui lui sembloit inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'appercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvoit plus atteindre son but, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords, plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment, où dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, et il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toute sorte de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-temps impunies, et une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avoit écouté la première fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience ! tranquille aujourd'hui dans *son état*, il attendroit au sein de l'ai-

sance et de l'honneur le repos d'une vieil lesse fortunée.

Enfans, vous frémissez de sa folie déplo rable. Telle est cependant celle de la plupa des hommes dans l'emploi qu'ils font de l vie. Elle leur a été donnée pour la coule heureusement dans les jouissances de la ver tu, et ils la prodiguent à toutes les dissipa tions honteuses du vice. Ils pensent qu'i leur en restera toujours assez pour faire l'u sage glorieux assigné par le Créateur. Ce pendant les jours, les mois, les années s'é coulent, et ils se trouvent emportés pa leurs passions au bout de leur carrière, san l'avoir remplie. Trop heureux encore si leu égarement ne les pousse pas à se plonger dan l'abîme du désespoir.

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Mad. DE SAUSEUIL, VICTOIRE sa fille.

mad. DE SAUSEUIL.

Qu'as-tu donc, Victoire? tu parois bien triste?

VICTOIRE.

Je le suis aussi, maman.

mad. DE SAUSEUIL.

Et pourquoi donc, ma fille? J'espérois te voir revenir toute joyeuse de ta promenade.

VICTOIRE.

Elle m'a d'abord réjouie; mais en passant, à mon retour, devant la maison du menuisier, j'ai vu ses trois enfans assis sur la porte, qui pleuroient à faire compassion. Ils mouroient de faim.

mad. DE SAUSEUIL.

Comment cela est-il possible? Leur père a un bon métier; et il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

VICTOIRE.

C'est ce que ma bonne a dit à une voisi qui étoit accourue aux cris des enfans, et q leur donnoit un morceau de pain.

mad. DE SAUSEUIL.

Et qu'a-t-elle répondu ?

VICTOIRE.

Ce pauvre homme est bien à plaindr a-t-elle dit. Il travaille nuit et jour, et n' est pas plus riche. Sa femme est une si ma vaise ménagère ! Elle n'entend rien de to ce qu'une femme doit faire. Elle ne sait coudre, ni tricoter, ni filer ; elle ne sait p même tenir le linge en bon état. Si son m veut mettre une chemise, il faut qu'il fasse blanchir et raccommoder hors de maison.

mad. DE SAUSEUIL.

Voilà qui est fort triste ; et tu as rais d'être affligée de trouver une femme qui remplit aucun de ses devoirs. Dieu veui que ce soit la seule qui se présente jamai toi.

VICTOIRE.

Ah ! ce n'est pas encore là tout. Ecout ma chère maman. Comme elle ne sait s'oc per de rien, absolument de rien, l'oisiv

a conduite à s'adonner au vin. Lorsque le ıari, après un rude travail, croit trouver ne bonne soupe en rentrant chez lui, il ouve sa femme étendue ivre morte dans on lit; et ses enfans n'ont pas eu souvent, e toute la journée, un morceau de pain à ıanger. Ne trouvez-vous pas ces petits malheureux bien à plaindre?

mad. DE SAUSEUIL.

Je les plains comme toi, ma chère fille. Mais dans cette triste occasion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre sur toute ta vie.

VICTOIRE.

Et laquelle, maman?

mad. DE SAUSEUIL.

C'est qu'une femme qui néglige les occupations de son sexe et de son état, est la plus méprisable et la plus malheureuse créature qui soit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pourquoi ton père et moi ne cessons de t'exhorter au travail.

VICTOIRE.

Oh! oui, maman, je sens aujourd'hui combien vous m'aimez, en m'apprenant à travailler. Mais dites-moi, je vous prie, les

demoiselles riches et de condition ont-elles besoin d'apprendre tant de choses? Lorsqu'elles sont mariées, n'ont-elles pas des femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles desirent?

mad. DE SAUSEUIL.

Non, ma chère Victoire, le travail est d'une nécessité aussi indispensable pour elles que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laisser de moyens de subsistance à une femme que dans le travail de ses mains. Ces révolutions sont cependant assez communes. Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domestiques empressés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connoître par elle-même le travail, pour savoir les employer chacun selon son talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenser leur diligence en facilitant leur service, et se concilier de cette manière leur attachement et leur respect? Obligée, par son rang et par sa richesse, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, sans connoître le travail par elle-même, comment saura-t-elle apprécier celui des autres, ne pas retrancher du juste salaire de l'artisan

utile, et se défendre des tromperies de l'artisan de luxe et de frivolités, satisfaire, d'un côté, la noble générosité de son cœur, et prévenir de l'autre la ruine de sa maison? Quel plaisir d'ailleurs pour une femme sensible, de se voir, elle et ses enfans, parés de l'ouvrage de ses mains, d'employer le produit de cette économie à soulager les malades, à nourrir les indigens, et à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puissent soutenir leur famille!

VICTOIRE.

Ah! ne perdons pas un moment, je vous prie. Instruisez-moi de tout cela, ma chère maman.

mad. DE SAUSEUIL.

Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, et pour t'aider à remplir le vœu de la nature et de la religion, pour te sauver sur-tout des dissipations dangereuses, dont l'oisiveté pourroit faire naître en toi le goût et le besoin. Je le ferai pour te faire aimer le séjour de ta maison, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari et respectable aux yeux de tes enfans, pour te ménager une distraction des chagrins qui pourroient t'accabler, si tu ne savois leur opposer cette diversion

puissante ; enfin, pour t'assurer le calme d'une bonne conscience, et te rendre heureuse dans tous les momens de ta vie. Tu as vu, par l'exemple de la femme du menuisier, dans quel vice détestable peut conduire le désœuvrement. Que te dirai-je du dégoût et de l'ennui, les deux plus insupportables tourmens d'une femme ! Je ne peux t'en donner qu'une idée légère et proportionnée à ton intelligence, dans l'histoire d'une petite fille de ton âge.

VICTOIRE.

O ma chère maman ! voyons vîte l'histoire de cette petite fille.

mad. DE SAUSEUIL.

La voici.

« Madame de Fayeuse aimoit à s'occuper, et ne passoit jamais un quart-d'heure de la journée dans l'inaction.

Angélique, sa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorsqu'elle lui parloit des plaisirs du travail, et des désagrémens attachés à l'oisiveté. Il est vrai qu'elle travailloit toutes les fois que sa mère le lui prescrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéissance ; mais on imagine aisément combien peu elle étoit heureuse, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

Ma chère fille, lui disoit souvent madame de Fayeuse, en la voyant travailler la tête pendante et les mains distraites, puisses-tu bientôt éprouver toi-même l'ennui où jette le désœuvrement, et le bonheur qu'on se procure par une douce occupation ! Ce vœu, inspiré par sa tendresse, ne tarda pas à s'accomplir.

Angélique, alors âgée de onze ans, devoit un jour se rendre avec sa mère dans une maison de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeuse, à son départ, prit à son bras un sac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le sien. Angélique vouloit obéir à sa mère; mais avec quelle facilité on perd la mémoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance ! Le sac à ouvrage fut oublié.

Le voyage s'annonça d'abord très-heureusement. Le ciel étoit serein, toute la nature sembloit leur sourire. Mais vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelèrent sur l'horizon, le tonnerre traversoit tout l'espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village; et l'instant d'après, une pluie bruyante se précipita par torrens sur la terre.

Comme les approches de l'orage avoient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asyle dans l'hôtellerie, madame de Fayeuse et sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, et se rendirent à pied chez une bonne vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher et son lit: c'étoit le seul qu'elle avoit.

Combien madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage! La bonne vieille s'assit à son côté en filant sa quenouille; et la longue soirée d'automne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation et le travail.

La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumière étoit petite; et lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restoit plus rien absolument à faire. La pluie, qui tomboit toujours avec grande abondance, ne lui permettoit pas de mettre le pied dans le jardin; le bruit effrayant du tonnerre lui ôtoit l'envie de dormir; et les discours de la vieille, qui ne savoit parler que de son travail, n'étoient guère propres à l'amuser.

Elle voulut prier sa mère de lui céder un

moment son ouvrage ; mais madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne vouloit pas s'ennuyer pour elle, qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il étoit naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, et qu'elle, au contraire, portât la peine de sa négligence et de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

Après bien des bâillemens d'ennui, des soupirs d'impatience, et des murmures très-inutiles contre le temps, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, et se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages ! Avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ !

Enfin la voiture se trouva prête, et madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne vieille de ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'elle avoit causé à Angélique d'humeur et de dépit.

La pluie avoit rompu tous les chemins ; l'eau qui les couvroit encore empêchoit d'ay-

percevoir les ornières; la voiture t
d'un trou dans un autre; on entendoi
l'essieu et craquer les soupentes : enf
roue se brisa, et la voiture fut ren
Heureusement ni madame de Fayeu
fille ne furent blessées dans la chute.

Elles se remirent peu à peu de leur fr
On découvroit à quelque distance u
hameau bâti sur le penchant d'une c
Madame de Fayeuse prit d'une main c
sa fille, passa l'autre sous le bras de s
mestique, et s'achemina vers ce ha
pour envoyer du secours à son cocher.

Il n'y avoit dans cet endroit ni
rier, ni charron. Il fallut attendre p
deux jours pour faire venir des roues
ville.

La pauvre Angélique ! comme elle
roit ! comme elle se plaignoit de la lon
du temps ! L'impression de frayeur q
avoit gardée de sa chute, lui déroboit l'
de ses jambes. Elle n'étoit pas en ét
marcher. Que pouvoit madame de Fa
pour la distraire de son ennui ? La j
exacte qu'elle s'étoit imposée avec sa
l'empêchoit de lui céder son ouvrag
d'ailleurs Angélique avoit si fort négli

cultiver son talent pour la broderie, qu'elle auroit tout gâté.

Elle commença alors à sentir le prix du travail; et toute honteuse, elle dit à sa mère:

Ah! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la première fois, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement! Elle se jeta dans les bras de sa mère, et pressant sa main sur son cœur: Pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagrine de me voir souffrir. Ah! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour toute ma vie.

Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution; et profitant de la leçon qu'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avoit opéré un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avoit donnée. *Elle alla* même au-delà de ce qu'elle

avoit promis; et madame de Fayeus
plus de reproches à lui faire que sur
de son activité.

LES ÉGARDS

ET LA COMPLAISAN

Emilie, Victoire, Joséphine et S
avoient une gouvernante qui les aim
la tendresse d'une mère. Cette sage i
trice s'appeloit mademoiselle Boulon

Son desir le plus ardent, étoit q
élèves fussent bonnes, afin d'être heu
que l'amitié donnât un nouveau char
plaisirs de leur enfance, et qu'elles e
sent sans trouble et sans altération

Une tendre indulgence, et une jus
goureuse, étoient les principes inva
de sa conduite, soit qu'elle eût à p
ner, soit qu'elle eût à récompense
punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie le
fruits de ses leçons et de ses exemple

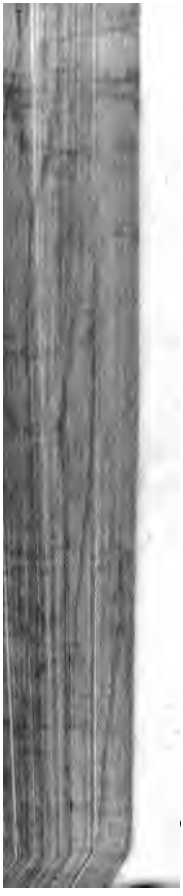
Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes ! Et de quel avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque temps, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appeloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au desir de terminer promptement ses affaires ; et à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur ; de-là suivoient des rebuffades et des querel-



les. La gaîté naïve qui présidoit
et qui assaisonnoit jusqu'à leurs
toit changée en humeur et en n

Au lieu de ces paroles de pai
qui animoient leurs entretiens,
doit que des gronderies éternell
témoignoit-elle le desir d'aller
jardin, ses sœurs trouvoient
pour rester dans leur chambre.
toit assez qu'une chose fît pl
d'elles, pour déplaire sûremen
autres.

Un jour que non contentes
toute espèce de complaisance,
choient encore à se mortifier p
ches désagréables, mademoise
qui étoit témoin de cette scène,
fligée, que les larmes lui vinrer

Elle n'eut pas la force de prof
role, et se retira dans son appar
rêver aux moyens de rendre
infortunées les plaisirs de la conc
mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occup
geantes pensées, lorsque les e
rent chez elle d'un air triste et
se plaignant de ne pouvoir plu

tentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause ; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

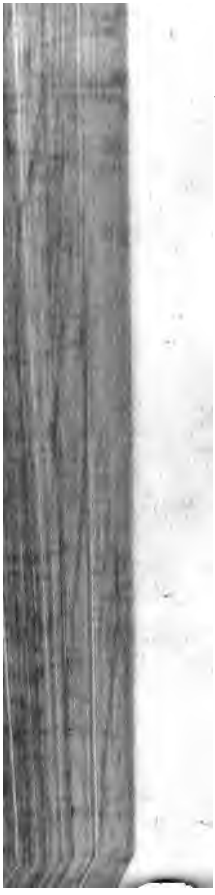
Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée, mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Joséphine poussoit un volant ; mais personne n'applaudissoit à son adresse, elle n'avoit personne pour le lui renvoyer ; ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son



jeu favori, *je vous vends mon co*
à qui le faire passer de main en
sœurs jouoient dans leur partic

Victoire, très-entendue au j
ge, avoit le projet de donner un
à ses amies. Elle devoit envoye
faire des provisions. Mais qui c
ordres? Ses sœurs jouoient dan
culier.

Il en fut de même de tous les
qu'elles essayèrent. Chacune a
compromettre en se rapprochan
et gardoit fièrement sa solitude
Cependant le jour alloit finir.
nèrent encore vers mademoisell
lui demandant un moyen plus
celui dont elles venoient de fair

Je n'en sais qu'un, mes enf
pondit-elle, que vous saviez
autrefois. Vous l'avez oublié.
le desirez, je puis le rappeler ai
tre souvenir.

Oh! nous le voulons de tout
s'écrièrent-elles ensemble! Et
attentives à saisir le premier mo
de sa bouche.

C'est la complaisance et les

doivent des sœurs. O mes chères amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs ; et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras : elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

MAURICE.

Ce n'est pas ma faute; c'est
Plutarque n'est pas encore assez
pourtant; s'il y avoit eu quel
hommes de plus dans l'antiqui
étoit à moi.

FRÉDÉRIC.

Je l'aurois bien eu le premier

MAURICE.

Ce n'est pas que je m'en s
coup.

FRÉDÉRIC.

Oh, non! pas plus que le r
fable ne se soucioit des raisins. I
est peut-être trop verd? n'est-c

MAURICE.

Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironique*

Oui, c'est le vrai point de v
mon frère, je ne crois pas qu'il
la différence entre nous deux,
tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE.

Voyez donc la vanité de ce
don! Est-ce que tu voudrois te
moi?

FRÉDÉRIC.

Voyons un peu. (*Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, et s'aperçoit de la supercherie.*)

MAURICE.

Ah ! le fripon ! je le crois bien de cette manière. Appuie tes talons à terre. (*Frédéric paroît alors bien au-dessous de son frère, et dit avec humeur, en frappant du pied :*) C'est bien triste d'être si petit !

M. DE LEYRIS *qui est rentré depuis un moment.*

Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Vous nous avez donc vu faire, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Non, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

Si nous avions été aussi grands que vous,

nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.

M. DE LEYRIS.

Oui, pour le tourmenter jusqu'après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

MAURICE.

Oh ! quel plaisir, mon papa, si j'étois de votre taille !

M. DE LEYRIS.

Je te connois : alors même tu ne serois pas content.

MAURICE.

Il est vrai que j'aimerois encore bien mieux être comme le géant qu'on montroit cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC.

Le beau ragotin, vraiment ! Quand on fait des souhaits, et qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu sais notre plus haut cerisier ? Voilà comme je voudrois être grand, moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

C'est que je n'aurois besoin ni d'échelle,

ıi de perche, lorsque les cerises viendroient mûrir. Imagines-tu, mon frère, comme il eroit doux de porter sa tête au-dessus des rbres en se promenant dans le verger, et de ouvoir cueillir les poires et les pêches, omme nous cueillons les groseilles. Cela ne eroit pas malheureux, au moins?

MAURICE.

On pourroit aussi regarder par la fenêtre es gens qui demeurent au troisième. (*En ouriant.*) Il y auroit de quoi leur faire de elles frayeurs.

FRÉDÉRIC.

Je ne craindrois plus les voitures, quand irois dans les rues. Je n'aurois qu'à écarter es jambes; tiens, comme cela. (*Il les écarte.*) e verrois passer là-dessous les chevaux, le ocher, le carrosse, les domestiques, et je ur sourirois de pitié.

MAURICE.

Tu sais la petite rivière qui coule au bas u jardin? On a besoin d'un canot pour la raverser, ou il faut aller chercher à un quart e lieue le pont du village. Pst! d'une enmbée, ou d'un saut à pieds joints, on se ouveroit de l'autre côté.

FRÉDÉRIC.

Et puis l'on seroit bien plus fort, si l'on étoit si grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traversant la forêt, je lui tordrois le cou, comme à un pigeon, ou je le jeterois deux cents pieds en l'air, et il seroit si occupé de sa chute en retombant, qu'il oublieroit de se relever.

MAURICE.

Il ne faudroit plus aussi de bœufs pour labourer la terre : on tireroit la charrue soi-même ; et en dix pas, on seroit au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçoient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travailloient ! Eh bien ! avec un grand marteau, comme on pourroit alors en porter, un homme seul auroit fait toute leur besogne en un jour. N'est-il pas vrai, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est fort bon à dire ; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous ?

MAURICE.

Comment, des fous ?

M. DE LEYRIS.

Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE.

Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent ?

FRÉDÉRIC.

Par exemple, ne seroit-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin ?

M. DE LEYRIS.

Avant que je te réponde, dis-moi, en te donnant cette taille prodigieuse, voudrois-tu que tout ce qui t'entoure demeurât aussi petit qu'il l'est aujourd'hui ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute, mon papa.

MAURICE.

Oui, rien que nous trois de géans.

M. DE LEYRIS.

Grand merci, je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC.

Il faudroit pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous, autrement ce se-

roit aux enfans de donner le fouet à leur père.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDÉRIC.

Oh ! non, je vous ferois grace. Je me souviendrois que vous m'en avez fait si souvent.

MAURICE.

Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. DE LEYRIS.

Non. Parlons pour vous seuls, et voyons ce qui en résulteroit. D'abord, Fréderic, si, comme tu le desirois tout-à-l'heure, tu étois aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi, comment pourrois-tu te glisser dans notre verger qui est si plein ? Il te faudroit donc marcher à quatre pattes, et encore aurois-tu bien de la peine à y pénétrer.

FRÉDERIC.

Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gênerois, je le briserois comme un tuyau de blé, pour me faire place.

M. DE LEYRIS.

Voilà un parti bien sensé. A mesure qu'il te faudroit plus de fruits pour satisfaire ton appétit, tu détruirois les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées se joignent et s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise, et ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi: pour toi, tu serois obligé d'aller sans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu, quand il se présenteroit une épaisse forêt sur ton passage? C'est là que tu aurois un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDÉRIC.

Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

MAURICE.

Je déracinerois les chênes, comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'histoire.

M. DE LEYRIS.

Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle que vous. Pour-

suivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendroit sans doute dans la tête de voyager.

FRÉDÉRIC.

Comment donc, mon papa! je voudrois aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS.

Tout d'une haleine, sans doute : car où trouverois-tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grand pour te recevoir? Il te faudroit coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela seroit-il bien agréable? Qu'en penses-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Hélas! je me trouverois comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

MAURICE

Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffiroit-elle à nourrir tant de monstrueux colosses? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à *peine* pourroit-il en subsister vingt. Nous

mangerions chacun notre bœuf en deux jours, et il nous faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeûner seulement.

MAURICE.

Oh ! c'est que je voudrois que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS.

Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie ?

MAURICE.

Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

Je vois que faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE.

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me semble. Pour te hausser de quelques coudées, tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination ; malgré cela, je pense toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

Sais-tu ce que c'est que la proportion?

MAURICE.

Non, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux?

MAURICE.

Vous le voyez bien; il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit?

MAURICE.

C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à-la-fois grand et petit?

MAURICE.

Non, je ne suis ni grand, ni petit, à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric, et petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne le sommes, serois-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frère, que tu ne l'es à présent pour l'un et pour l'autre?

MAURICE.

Non, mon papa, ce seroit toujours la même différence.

M. DE LEYRIS.

Eh bien! voilà ce que c'est que la proportion, une gradation proportionnelle.

MAURICE.

Ah! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS.

En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième, en les regardant par la fenêtre; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau, encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air. Il seroit toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE.

J'en conviens.

M. DE LEYRIS.

Frédéric, nous as-tu écoutés?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion?

FRÉDÉRIC.

Oh oui! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi; en sorte que cela ne fait jamais ni plus, ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu m'en donner un exemple?

FRÉDÉRIC.

Je crois bien que oui. (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu serois devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier auroit grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDÉRIC.

C'est clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu alors cueillir les cerises avec la main, comme tu cueilles les groseilles?

FRÉDÉRIC.

Non, mon papa, il me faudroit reprendre ma perche et mon échelle; non pas les mêmes, car il faudroit qu'elles fussent aussi plus grandes à proportion.

M. DE LEYRIS.

Et les voitures passeroient-elles toujours entre tes jambes?

FRÉDÉRIC.

Non certes. Je serois encore obligé de me ranger contre la muraille, pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS.

Quels avantages auriez-vous donc retirés de ce bouleversement général que votre orgueil auroit introduit dans l'univers?

MAURICE.

Je ne sais guère.

M. DE LEYRIS.

Vos souhaits étoient donc insensés, puisque leur accomplissement n'auroit pu vous rendre plus heureux.

MAURICE.

Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il auroit mieux valu souhaiter d'être petits, petits, *tout-à-fait* petits.

FRÉDÉRIC.

Quoi, mon frère! comme les petits hommes de Gulliver?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha, ha! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seroient tes motifs pour cette réduction?

MAURICE.

D'abord, c'est qu'on n'auroit jamais à craindre de disette. Une poignée de grain suffiroit pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce seroit une grande économie.

MAURICE.

Et puis il ne resteroit plus aucun sujet de guerre. Une place comme notre jardin seroit assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudroit pour se mettre bien à leur aise, ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques pouces de *terrein*.

M. DE LEYRIS.

Je n'en repondrois guère, connoissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes, un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix et l'abondance; et, graces à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE.

Oh! ce n'est pas tout. Notre précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat et de plus parfait que les grandes, que leur vue est bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr et plus exquis. Cela est-il vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS.

Oui, en général.

MAURICE.

Ainsi l'homme verroit, entendroit, sentiroit une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS.

Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurois du regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire universel que nous nous sommes établi sur tout *ce qui respire*.

MAURICE.

Il ne seroit pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lilliputien le génie le plus vaste et le plus hardi. Donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés, crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds?

MAURICE.

Oui; mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS.

Pour te confondre toi-même; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulois lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine; ses guerres,

sans être moins fréquentes ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins et des sensations plus délicates : et peut-être qu'avec sa petitesse risible, il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE.

Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC.

C'est que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. DE LEYRIS

Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi ?

FRÉDÉRIC.

Tout aussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS.

Voyons ton plan, je te prie ; cela doit être curieux.

FRÉDÉRIC.

Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS.

Pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

Voyez la piqûre que je me suis faite au doigt ; cela ne paroît rien, et je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC.

Et ce trou que je me fis il y a un mois à la tête, en tombant sur l'escalier ; il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Oh ! quel plaisir ce seroit de pouvoir jouer avec Azor sans qu'il me mordît, et avec Minet sans craindre ses égratignures ! Ensuite, quand je serois grand, et que j'irois à la guerre, je me moquerois des balles et des boulets ; et les sabres se briseroient sur ma tête au lieu de l'entamer. Ne seroit-ce pas fort heureux ?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

FRÉDÉRIC.

Il ne manqueroit plus rien à l'homme. Il

seroit parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa?

M. DE LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.*

Tiens, Frédéric, sens cette orange.

FRÉDÉRIC.

Oh! quelle bonne odeur. Elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frère?

M. DE LEYRIS.

Non, elle n'est pas pour toi.

MAURICE.

Pour moi, donc?

M. DE LEYRIS.

Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE.

Et à qui donc, s'il vous plaît?

M. DE LEYRIS.

A cette figure de nègre qui est sur ma cheminée.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez rire, mon papa? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS.

Elle est pourtant de bronze.

FRÉDÉRIC.

Et c'est précisément pour cela.

M. DE LEYRIS.

Quoi donc ! tu aurois sacrifié la douceur de sentir, de manger et de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus ma cheminée? car tu n'aurois été bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer pourroit-il être animé par le sang et par ces liqueurs qui sont la source de la vie? Comment ses nerfs pourroient-ils avoir cette souplesse et cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, et le plaisir de nos sens si délicieux ?

FRÉDÉRIC.

C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frère.

MAURICE.

Mais, mon papa, vous qui vous entendez si bien à détruire nos systêmes, faites-nous-en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux-tu que j'en fasse? Je suis très-satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Il ne peut, comme l'aigle, fixer le soleil; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance, et observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles,

et veillent également à ses plaisirs et à sa sûreté. Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air, et défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, et dont il forme, par un mélange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, et les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies, qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail, des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous sa main, les productions de tout l'univers. Les sciences élèvent son ame, et agrandissent son esprit; les beaux-arts adoucissent ses peines, et le délassent de ses labeurs. La mé-

moire et la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle, son cœur jouit encore dans les autres par la compassion et la bienfaisance, les liaisons du sang et de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces; et l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des prétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.
CONSTANTIN, son fils.
ADÉLAIDE, sa fille.
THOMAS, fils du médecin du village.
GENEVIÈVE, sa sœur.

La scène est dans un jardin, sous les fenêtres du château de M. de Clermont. On voit sur le côté un berceau de treillage, et dans l'enfoncement, un bosquet.

LES PÈRES
RÉCONCILIÉS
PAR LEURS ENFANS,
DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE CLERMONT, ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

Mais, mon papa.....

M. DE CLERMONT.

Je vous le répète. Qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrace, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du médecin.

ADÉLAÏDE.

Qui vous a donc mis si fort en colère contre M. Genest.

M. DE CLERMONT.

Suis-je obligé de t'en rendre compte?

CONSTANTIN.

Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*à Adélaïde.*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. DE CLERMONT.

C'est comme je l'entends. Monsieur Genest est un homme contrariant et opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son seigneur, à moi de qui il tient son état et sa fortune !

CONSTANTIN.

Cela est indigne, mon papa : et je ne sais pourquoi nous avons été liés si long-temps avec des enfans de cette espèce. S'il y avoit eu le plus petit gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

ADÉLAÏDE.

O mon papa ! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère? Thomas et Geneviève sont de si braves enfans ! nous serions bien heureux de les valoir.

M. DE CLERMONT.

Que m'importe qu'ils soient bons ou mé-

chans ? Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

CONSTANTIN.

Que Thomas s'avise de venir seulement rôder autour du jardin ! je vous le....

M. DE CLERMONT.

Que veux-tu dire ? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

CONSTANTIN, *embarrassé.*

Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh ! je ferai ma ronde.

ADÉLAÏDE.

Vous aviez tant d'amitié pour M. Genest ! vous le regardiez comme un si honnête homme ! comme un homme si raisonnable et si savant ! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le latin à mon frère, et qui me donnoit, à moi, des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un précepteur ?

M. DE CLERMONT.

Tout cela peut être ; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez

plus rien de commun avec ses enfans.... Eh bien ! je crois que tu pleures? Séchez ces pleurs, mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir ?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frère.

CONSTANTIN.

Nous verrons qui sera le plus soumis.

ADÉLAÏDE.

Vous n'exigez pas au moins que je les haïsse. Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

M. DE CLERMONT.

Ni les haïr, ni les maltraiter : rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

ADÉLAÏDE.

Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grace à vous demander.

M. DE CLERMONT.

Quelle est-elle ?

ADÉLAÏDE.

C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

CONSTANTIN.

A quoi bon? tout est rompu.

M. DE CLERMONT.

Je trouve ta demande raisonnable, et je te l'accorde. Tu peux leur dire en même temps que leur père ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

ADÉLAÏDE.

O mon papa, que dites-vous? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose?

M. DE CLERMONT.

Penses-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devroit pas? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

Comment, mon frère, est-ce-là ton amitié pour Thomas et pour Geneviève?

CONSTANTIN.

Comment, ma sœur, est-ce-là ta soumission à notre papa?

ADÉLAÏDE.

Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN.

Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfans, lorsqu'il me l'a défendu?

ADÉLAÏDE.

Tu ne méritois guère leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentimens sont bientôt évanouis.

CONSTANTIN.

Comme si j'avois eu jamais quelque chose à attendre d'enfans de cette espèce!

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Geneviève? et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet ou pour une orange; et aujourd'hui.....

CONSTANTIN.

Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfans de monsieur le Médecin !

ADÉLAÏDE.

Oui, et je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village !

CONSTANTIN.

Je ne perdrai pas beaucoup au change.

ADÉLAÏDE.

Et eux encore moins.

CONSTANTIN.

A la bonne heure. Mais voici monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

ADÉLAÏDE.

Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

CONSTANTIN.

Sa vue me déplaît, et je reste.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, CONSTANTIN, THOMAS, *qui porte une petite cabane de bois peint en bleu.*

THOMAS, *à Adélaïde.*

Ah ! que je suis aise de vous trouver !

CONSTANTIN.

Mon cher Thomas, que portes-tu-là dans cette petite cabane ?

THOMAS.

C'est un présent que m'a fait le garde-chasse de M. de Boismiran.

CONSTANTIN.

Et tu viens me le donner, mon cher ami ?

ADÉLAÏDE, *à part.*

L'hypocrite.

THOMAS.

C'est pour mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Pour moi ? non, non, mon ami. Puisque c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver ... Mais qu'est-ce donc, je te prie ?

CONSTANTIN, *d'un ton impérieux.*

Allons, je veux voir ce que c'est. (*Il veut arracher la cabane des mains de Thomas ; mais Thomas la retient avec force.*) Quelque vilain oiseau, sans doute?

THOMAS.

Un vilain oiseau? Oh pour cela non. Devinez, mamselle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête! Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches : puis il vient manger dans votre main, et il court après vous comme un petit barbet. (*Il le tire de sa cabane, et présente sa chaîne à Adélaïde.*) Ne le lâchez pas, au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous, autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

CONSTANTIN, *avec un regard d'envie.*

Le joli cadeau qu'un écureuil! cela sent comme une fouine.

ADÉLAÏDE.

O le charmant petit animal! comme il a un air d'esprit!

THOMAS.

J'aurois voulu, monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, et je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lors-

qu'il sera un peu familiarisé avec vous, mamselle, il fera des espiégleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

ADÉLAÏDE.

C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*à l'écureuil.*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

CONSTANTIN.

Oui, entends-tu? il faut le remporter.

THOMAS.

Comment! il n'est plus à moi? Vous voudriez donc me faire de la peine, mamselle Adélaïde? Oh non sûrement, vous ne le voudriez pas. (*Il court sous le berceau qui est à côté.*) Là. Je vais le mettre ici sur le banc.

CONSTANTIN *à Adélaïde.*

Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

ADÉLAÏDE.

J'aurois presqu'envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

CONSTANTIN.

Eh bien ! laisse-moi faire, je vais le congédier lui et son écureuil.

ADÉLAÏDE.

Non, non, ne te charge pas de ce soin. (*à Thomas qui revient.*) Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse que je ne saurois.....

CONSTANTIN.

Oui, oui, monsieur Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château !

THOMAS.

Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, monsieur ? je vous croyois plus d'amitié pour moi.

CONSTANTIN.

Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez, et ne vous avisez pas.....

ADÉLAÏDE.

Je te prie d'excuser sa grossièreté, mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre ?

THOMAS.

Pardonnez-moi, je le sais ; et cela m'a

donné assez de chagrin. Je ne croyois pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de monsieur Constantin.

CONSTANTIN.

Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant? ou je vais avertir mon papa.

THOMAS.

Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, mamselle Adélaïde.....

ADELAÏDE.

Rassure-toi, mon ami, tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

CONSTANTIN.

C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification. (*Il sort, mais il revient un moment après, et se glisse dans le berceau sans être apperçu.*)

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, THOMAS.

THOMAS.

Au nom de Dieu, mamselle Adélaïde, dites-moi ce que j'ai fait à monsieur votre frère.

ADÉLAÏDE.

D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colère, et je ne sais pas pourquoi.

THOMAS.

Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disoit en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de M. de Clermont. Il est allé trouver ma-mère; et comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

ADÉLAÏDE.

En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir et de vous parler.

THOMAS.

Quoi! je ne vous verrois plus! je ne pourrois plus vous parler! Eh! comment ferois-je pour me passer de vous? Comment fera ma pauvre sœur qui vous aime tant? Hélas! mon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

ADÉLAÏDE.

Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi *bons* amis. Et s'il nous est défendu

de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh! comme je vais l'aimer!

THOMAS.

Que vous me faites de plaisir de me dire cela! Je ne sais plus si je dois avoir encore du chagrin : mais voici ma sœur; elle est bien triste.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, THOMAS, GENEVIÈVE.

ADÉLAÏDE, *courant au-devant de Geneviève et l'embrassant.*

Ma chère Geneviève!

GENEVIÈVE.

Ma bonne mamselle Adélaïde! (*On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Constantin conduit secrètement derrière le berceau.*)

THOMAS *à Geneviève.*

Ah! tu vas apprendre une bien fâcheuse nouvelle.

GENEVIÈVE.

Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père et ma mère sont dans un chagrin....

THOMAS.

Ne vous l'avois-je pas dit ?Eh ! que s'est-il passé ?

GENEVIÈVE.

Monsieur votre père peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement sa demande est un peu injuste....

ADÉLAÏDE.

Injuste ? cela ne peut pas être. Ah ! si elle l'étoit, je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Vous savez bien ce joli bosquet qui est derrière votre jardin ?

ADÉLAÏDE.

Oh oui. Où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage !

GENEVIÈVE.

Vous savez aussi que ce bosquet a été donné *à mon* père par le vieux M. Drouil-

let, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien ?

GENEVIÈVE.

Eh bien ! M. de Clermont veut l'avoir.

ADÉLAÏDE.

Mon papa ?

THOMAS.

Notre joli bosquet ?

GENEVIÈVE.

Mon père lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le satisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui et sa famille lui avoient d'obligations, mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappelât sans cesse son bon souvenir.

ADÉLAÏDE.

Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas-là sa manière de penser.

GENEVIÈVE.

Eh mon Dieu non ! il veut le payer à

mon père, et le payer peut-être plus qu'il ne vaut.

THOMAS.

Eh! qu'en veut-il donc faire? n'est-il pas à lui comme à nous?

GENEVIÈVE.

Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

ADÉLAÏDE et THOMAS.

Les jeter à bas?

GENEVIÈVE.

Vous savez le coteau qui est derrière le bosquet? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du coteau: ainsi pour avoir le point de vue, il faudroit abattre le bosquet.

ADÉLAÏDE.

Ah! voilà donc pourquoi il a fait venir un architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples chinois! Mon papa ne rêve que de jardins anglois. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses! Ah! je n'en veux plus, et que votre père garde son petit bosquet!

THOMAS.

Que deviendroient les oiseaux qui gazouil-

loient si joliment sur ces vieux arbres, et qui venoient y faire leurs nids, parce que personne ne les troubloit, et que nous leur y apportions leur nourriture?

GENEVIÈVE.

Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été!

ADÉLAÏDE.

Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons!

GENEVIÈVE.

La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un coteau.

ADÉLAÏDE.

Et puis, quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue? il y en a tant d'autres de tous les côtés!

THOMAS.

Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

ADÉLAÏDE.

Non, non, il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

GENEVIÈVE.

Il ne le faut pas? ah! il ne le gardera pas *long-temps*.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi donc ? mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

THOMAS.

Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir et de nous parler ! je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

GENEVIÈVE.

Et moi donc ? qu'irois-je y faire sans vous, mamselle Adélaïde ? Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

ADÉLAÏDE.

Ma chère Geneviève, nous y étions si heureuses ! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, et que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée ?

GENEVIÈVE.

Chacune y apportoit son ouvrage : je tricotois, vous faisiez du filet ; et puis lorsque Thomas nous avoit apporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre toute la journée du lendemain.

THOMAS.

Et tout cela est passé ! tout cela ne reviendra plus !

ADÉLAÏDE.

Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir. J'en tomberois malade. Alors mon papa auroit du regret, et je lui dirois que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis. (*Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.*)

GENEVIÈVE.

Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

ADÉLAÏDE.

Et pourquoi donc ?

GENEVIÈVE.

Hélas ! mamselle Adélaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre ?

ADÉLAÏDE, *à part.*

Ah ! voilà donc la dette dont il étoit question tout à l'heure !

GENEVIÈVE.

Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra ravoir les cent écus, et

mon père ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, et c'est précisément à lui qu'on la doit.

ADÉLAÏDE, *les prenant tous deux par la main.*

Oh bien! s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

GENEVIÈVE.

Nous tirer de peine?

THOMAS.

Vous, mamselle?

ADÉLAÏDE, *les regardant avec un air de joie.*

Me promettez-vous bien de ne pas me trahir?

GENEVIÈVE.

Moi vous trahir!

THOMAS.

Ah! si je vous le promets!

ADÉLAÏDE.

Eh bien! écoutez-moi. Vous savez..... je ne puis y penser sans être encore émue..... vous savez quelle tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étois seule avec elle, elle me fit

approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes, et tirant une bourse de dessous son chevet : « Tiens, ma chère Adélaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, et beaucoup de raison pour ton âge (c'est maman qui disoit cela au moins), tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une ame noble et généreuse, mais il est un peu colère et vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées, tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes graces et mes secours : j'espère que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait

moi-même le bien que tu feras; et c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire ». Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

GENEVIÈVE, *essuyant ses yeux.*

O l'excellente dame!

THOMAS.

Mon père et ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

ADÉLAÏDE.

Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, et de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnoissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets, je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant....

GENEVIÈVE *saute à son cou en pleurant.*

O ma chère mamselle Adélaïde!

THOMAS, *lui baisant la main.*

Mon père va vous bénir dans son cœur, mais il ne prendra jamais votre argent.

ADÉLAÏDE.

Il le prendra sûrement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis, je vais vous l'apporter.

THOMAS.

Ce n'est pas moi qui m'en charge au moins.

ADÉLAÏDE.

Ce sera toi, ma chère Geneviève. Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends-y garde, je ne reçois pas ton écureuil, j'obéis à la rigueur à mon papa, je ne vous regarde plus, je ne vais plus chez vous, et je ne rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIÈVE.

Eh bien! mamselle, puisque vous parlez de la sorte.....

ADÉLAÏDE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai

la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place, entendez-vous?

GENEVIÈVE.

Je suis sûre que mon père me renverra avec votre argent.

ADÉLAÏDE.

Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver; car, hélas! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

GENEVIÈVE.

Ah! mamselle Adélaïde, que dites-vous?

ADÉLAÏDE.

Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder; et lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée....

GENEVIÈVE.

Oh! les miens sauront bien chercher les vôtres, et leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

THOMAS.

Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la prome-

ADÉLAÏDE.

Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voye. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

THOMAS.

Attendez un peu, je vais chercher sa cabane, et je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

ADÉLAÏDE.

Adieu, ma chère Geneviève.

GENEVIÈVE.

Ah! mamselle Adélaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

THOMAS, *revenant tout consterné avec la petite cabane.*

O Dieu, l'écureuil n'y est plus.

ADÉLAÏDE.

Que dis-tu? Mon écureuil! O mon cher Thomas!

THOMAS.

Il faut qu'on lui ait ouvert la porte; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

ADÉLAÏDE.

Ce ne peut être que mon frère. Il étoit *jaloux du présent* que tu m'as fait, et tandis

que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, et a ouvert la cabane.

THOMAS.

S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment !

ADÉLAÏDE.

Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

THOMAS.

Eh bien ! attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés. (*Il sort.*)

ADÉLAÏDE, *à Thomas.*

Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*à Geneviève.*) Le pauvre Thomas ! je le plains; il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau !

GENEVIÈVE.

Oh ! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

ADÉLAÏDE.

Allons, je te laisse, ma chère Geneviève. Je vais gagner le château par la terrasse; et toi, sors par la petite porte du jardin, et fais le tour, en te glissant le long du mur.

Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre sans faire semblant de rien; je te jeterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les apporter moi-même.

GENEVIÈVE.

O ma chère et généreuse amie, quelle bonté! (*Elles sortent chacune de leur côté.*)

SCÈNE VI.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Eh bien, mon papa, avois-je tort? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obéir.

M. DE CLERMONT.

Et quelle est cette histoire d'un écureuil?

CONSTANTIN.

Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on auroit pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chère amie Adélaïde. La chère amie Adélaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais

j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-temps à s'en réjouir.

M. DE CLERMONT.

Et comment donc cela ?

CONSTANTIN.

Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux; j'ai ouvert la cabane, j'en ai tiré l'écureuil, et je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussi-tôt grimper sur un arbre, et sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrapent jamais.

M. DE CLERMONT.

Vous avez fait là, monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avois-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

CONSTANTIN.

Puisqu'elle vous désobéissoit, ne méritoit-elle pas d'être punie ?

M. DE CLERMONT.

Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au jardinier et à ses garçons de *chercher* l'écureuil, et de me l'apporter.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest, et vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau?

M. DE CLERMONT.

Thomas étoit-il instruit de mes volontés, lorsqu'il a apporté l'écureuil?

CONSTANTIN.

Du moins Adélaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous désobéir?

M. DE CLERMONT.

C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent qu'elle avoit reçu, et je lui aurois ordonné de le rendre, si je l'avois jugé à propos. Encore une fois, courez, et que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

CONSTANTIN.

Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, et elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller guetter Geneviève, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, et de vous l'apporter?

M. DE CLERMONT.

Avisez-vous de cela ! Vous savez mes ordres ; obéissez.

CONSTANTIN, *en murmurant.*

Moi qui croyois avoir fait merveilles !

SCÈNE VII.

M. DE CLERMONT, *pensif un moment.*

Oui, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnoissance et de générosité me donnent ces enfans ! Il est vrai que j'avois défendu à Adélaïde.... Mais devois-je le lui défendre ? devois-je étouffer le sentiment que j'avois moi-même fait naître dans son cœur ? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude ? le plus grand bonheur de la vie humaine, une société aimable et vertueuse avec des enfans de son âge ? un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses ? Et pourquoi ? pour satisfaire un vain caprice. Ma chère Adélaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon jardin, rien n'auroit

pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asyle. Quelle leçon pour moi ! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux. Tu me sauves une injustice et des remords ! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère ! Le méchant ! sous quels traits affreux il vient de se montrer. Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami : ou il étoit indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi. (*Adélaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre ; M. de Clermont l'apperçoit, et l'appelle.*) Adélaïde ! (*Elle veut continuer sa route, M. de Clermont l'appelle une seconde fois.*) Adélaïde ! approchez.

SCÈNE VIII.

M. DE CLERMONT, ADÉLAIDE.

M. DE CLERMONT.

Où allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter ?

ADELAÏDE, *embarrassée.*

C'est que je craignois de vous troubler, mon papa.

M. DE CLERMONT.

Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau ?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit ?

M. DE CLERMONT.

J'imagine que tu ne l'as pas reçu ?

ADÉLAÏDE.

Moi ? Non..... Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas ! Il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir !

M. DE CLERMONT.

Il faut le lui rendre.

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa, si je l'avois; mais il s'est échappé.

M. DE CLERMONT.

Cela est-il bien vrai, Adélaïde?

ADÉLAÏDE.

Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. DE CLERMONT.

Qui peut donc l'avoir fait échapper? C'est une malice de Constantin?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte aura été mal fermée, et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite; et s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. DE CLERMONT.

Tu veux donc avoir un second entretien avec lui? Qu'as-tu à lui dire? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa; mais..... Oh! comme j'ai souffert! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. DE CLERMONT.

Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir ?

ADÉLAÏDE.

Oh ! ce n'est pas cela, ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant, si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée ? Que penseriez-vous de moi, qu'en penseroient mes amis, si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coûtât des regrets ?

M. DE CLERMONT.

Mais l'offense que me fait leur père, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

ADÉLAÏDE.

Oh ! j'y prends part aussi ; et je donnerois tout au monde pour que vous en eussiez une entière satisfaction.

M. DE CLERMONT.

Tu sais donc ce que je lui demande, et ce qu'il me refuse ?

ADÉLAÏDE.

Je sais..... je sais..... Ah ! mon papa, pourquoi me le demandez-vous ?

M. DE CLERMONT.

Parce que je voudrois savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

ADÉLAÏDE.

Oui; ils m'ont..... ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. DE CLERMONT.

Eh bien! que penses-tu de ma demande? Te paroît-elle déraisonnable? Ne suis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le paierois au centuple?

ADÉLAÏDE.

Mon cher papa, je ne suis qu'un enfant, comment pourrois-je décider entre de grandes personnes?

M. DE CLERMONT.

Consulte ton cœur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

ADÉLAÏDE.

Dispensez-m'en, de grace. Mon cœur diroit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

M. DE CLERMONT.

Je comprends. Il jugeroit sans doute que *j'ai tort.*

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez vous mettre en colère.

M. DE CLERMONT.

Parle seulement. Tu le verras.

ADÉLAÏDE.

Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT.

Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! je pense que vous avez raison, et M. Genest aussi.

M. DE CLERMONT.

Nous avons raison tous deux ! Ah ! la petite flatteuse ! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, et que l'autre ait tort.

ADÉLAÏDE.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest, et vous avez raison d'exiger en reconnoissance, qu'il vous cède une chose qui vous tient si fort à cœur ; et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. DE CLERMONT.

Et ses motifs, sont-ils justes, ou mal fondés?

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnoissance qu'il vous cède son petit bosquet; et il regarde aussi comme un devoir de reconnoissance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue: il y trouve un ombrage agréable pour ses enfans. Vous êtes son seigneur, et vous avez la puissance: il est votre vassal, et il n'a que ses prières et les larmes de sa famille.

M. DE CLERMONT.

C'en est assez; tu es un avocat trop dangereux. Eh bien! qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde son bosquet.

ADÉLAÏDE.

Ainsi donc ce sera la force.....

M. DE CLERMONT.

Qui aura raison n'est-ce pas?

ADÉLAÏDE.

Non, mon papa. Je voulois dire seulement.... Oh! je n'en sais plus rien. Mais *les cent écus*, où les prendre?

M. DE CLERMONT.

Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant, s'il avoit recours à toi....

ADÉLAÏDE, *jetant ses bras autour de son père.*

Oh ! je ne puis vous le cacher plus long-temps. Et quand vous devriez m'en punir.... J'ai mérité votre colère. J'ai....

M. DE CLERMONT.

Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, mademoiselle ?

SCÈNE IX.

M. DE CLERMONT, ADELAIDE, CONSTANTIN *traînant de force Geneviève;* GENEVIÈVE.

CONSTANTIN.

Ah ! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derrière la charmille.

M. DE CLERMONT.

Point de violence, Constantin. (*à Gene-*

vière.) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant?

GENEVIÈVE, *déconcertée.*

Non.... Oui, monsieur. Je cherchois....

M. DE CLERMONT.

Pourquoi s'effrayer? Eh bien! qui cherchez-vous?

GENEVIÈVE.

C'est mamselle Adélaïde.

CONSTANTIN.

Vous savez cependant, Geneviève, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT, *à Constantin.*

Je te prie, toi, de te taire. (*à Geneviève.*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question?

GENEVIÈVE.

Ce n'est rien, rien.... (*Elle regarde tristement Adélaïde.*) Ah! mamselle Adélaïde, me pardonnerez-vous?....

ADÉLAÏDE.

Ma chère amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

CONSTANTIN, *à M. de Clermont.*

Comment! elles osent se parler jusques [illegible]ous vos yeux? Est-ce-là l'obéissance?....

. DE CLERMONT, *à Constantin.*

tairas-tu? Eh bien! Geneviève, ne
rai-je savoir....

GENEVIÈVE.

onsieur, puisqu'il faut vous le dire,
que mon père a écrit une lettre à mam-
votre fille, pour la remercier de ses
és. (*Elle donne, en tremblant, la lettre*
délaïde. Constantin s'en saisit.)

CONSTANTIN.

on papa, elle est pleine d'argent. (*à*
'aïde.) Ah! tu vas être payée.

ADÉLAÏDE.

allois tout vous avouer, mon papa, lors-
Geneviève et mon frère nous ont inter-
pus. Je me résigne avec soumission à
châtiment.

DE CLERMONT *ouvre la lettre et la lit.*

LE ET GÉNÉREUSE DEMOISELLE,

Je ne serois pas digne de vos sentimens
ers moi, si j'avois la bassesse de vous
ire à la plus légère tromperie, et d'ac-
ter l'argent que vous m'offrez, pour le ren-
à votre papa. Non, ma chère demoiselle,
uis son débiteur, et j'aurai le malheur

l'être encore, jusqu'à ce que je puisse ac-
itter ma dette par mes propres moyens.
suis au désespoir de ne pouvoir, en cette
:casion, répondre aux desirs de monsieur
'otre père, avec la joie que j'aurois de rem-
plir tous ses autres souhaits. Si M. de Cler-
mont, sans m'en parler, avoit employé la
voie que son pouvoir lui permet, je ne lui
en aurois demandé aucun compte; et il
peut être sûr que je n'aurois pas même
formé dans mon cœur une seule plainte con-
tre lui. Du moins je n'aurois pas à me repro
cher d'avoir violé la parole sacrée que j'
donnée. Faites-lui bien entendre cela, I
digne et jeune amie. Son amitié et la vô
me sont plus précieuses que tous les bien
l'univers. Conservez-moi toujours vos
néreuses dispositions, ainsi qu'à me
fans.

» J'ai l'honneur d'être, &

(*M. de Clermont, sans fermer la*
regarde Adélaïde.)

ADÉLAÏDE, *courant à lu*

Maintenant, mon papa, appre
ment cet argent se trouve dans m
et daignez me pardonner si je ne
plutôt avoué....

M. DE CLERMONT, *l'embrassant.*

e sais tout, ma chère Adélaïde. J'ai en-
du ton entretien. Je suis transporté de
oblesse et de la générosité de tes senti-
ns. Je ne rougis point d'avouer que, sans
peut-être, j'allois commettre une action
auroit fait le désespoir du reste de ma
. Voici ton argent, fais-en le digne usage
ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains
que je le laisse jamais épuiser entre tes
ns. Votre petit bosquet restera sur pied,
chers enfans, et l'amitié vous unira
jours.

ÉLAÏDE, *prenant une de ses mains, et la baisant.*

mon papa! vous me donnez une se-
de fois la vie.

NEVIÈVE, *lui baisant l'autre main.*

monsieur! quelle bonté! Ah! comme
père....

M. DE CLERMONT.

is-lui, ma chère Geneviève, que je le
de vouloir bien reprendre son billet;
j'ai un petit changement à y faire, dont
i parlerai.

CONSTANTIN.

omment, mon papa, vous.....

M. DE CLERMONT.

Tais-toi, méchant : tu m'as donné au jourd'hui des preuves d'un bien mauva cœur.

CONSTANTIN.

Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il p que les enfans obéissent à leurs parens!

M. DE CLERMONT.

Sans doute, il le faut. Mais lorsque l ordres de leurs parens sont injustes, c'est leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d' bord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que mien se laissoit emporter par sa passion, n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce q fait Adélaïde.

CONSTANTIN.

Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'i gent pour en disposer.

M. DE CLERMONT.

C'est qu'elle prévoyoit l'indigne us que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu p des paroles consolantes pour tes petits am et pour un homme qui a donné des soin ton éducation? Mais qu'est devenu l'éc reuil? As-tu dit qu'on se mît à le che *cher*?

CONSTANTIN.

Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

SCÈNE X.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN, ADÉLAIDE, GENEVIÈVE, THOMAS.

Thomas arrive, en courant à perte d'haleine. Il tient l'écureuil d'une main ; l'autre est enveloppée dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.

THOMAS.

De la joie ! de la joie ! le voilà ! il est pris ! le voilà ! (*Il apperçoit M. de Clermont, et s'arrête tout court.*)

ADÉLAÏDE, *courant à lui.*

O mon ami ! (*Elle prend l'écureuil.*) Mon cher petit Thomas ! Je te tiens donc. Oh ! tu ne m'échapperas plus. Allons, monsieur, rentrez dans votre maison. (*Elle le renferme dans sa cabane, et le porte sous le berceau.*)

M. DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc que tu as à la main ? Il me

semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

THOMAS, *avec une surprise de joie.*

Mon cher Thomas ! mamselle, entendez-vous ?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

GENEVIÈVE.

Nous sommes amis pour toujours. (*Thomas saute de joie, et court baiser les mains et l'habit de M. de Clermont. Geneviève prend la main de son frère, et la regarde avec attendrissement.*) Tu t'es blessé ? Voyons.

ADÉLAÏDE.

Et c'est pour moi !

THOMAS.

Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main; mais j'y aurois laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à mamselle Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

O mon cher ami ! Mon papa, il faut le faire panser; ma bonne a un baume excellent.

M. DE CLERMONT.

Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école; et je vois, par votre exemple, que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.

PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.
SERAPHINE, sa fille.
EUSTACHE, son fils.
LEON, } amis d'Eustache.
RUFIN, }

La scène est dans l'appartement des enf de M. de Calvières.

LA LEVRETTE

ET LA BAGUE,

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

SERAPHINE, *seule.*

Ah ! ma chère Diane ! je ne saurois plus, sans toi, faire un seul point de broderie. C'étoit-là, dans cette petite corbeille, que tu étois couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillois ! Tu courois, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises et sous la table ; puis tu sautois de fauteuil en fauteuil. Combien tu paroissois heureuse, quand je te prenois dans mes bras ! Comme tu me léchois les mains et les joues ! Comme tu me caressois ! Oh ! quel chagrin ce seroit

pur moi de ne plus te revoir ! Ce n'est pas la faute ; c'est cet étourdi....

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE, *qui a entendu les derniers mots.*

Je vois qu'il est ici question de moi.

SÉRAPHINE.

Et de qui seroit-ce donc? Si tu ne t'étois pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne seroit pas perdue.

EUSTACHE.

Cela est vrai ; et j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent?

SÉRAPHINE.

Ne t'avois-je pas prié de me la laisser mais tu ne pouvois faire un pas sans l'avo sur tes talons.

EUSTACHE.

J'en conviens. J'avois tant de plais lorsqu'elle m'accompagnoit, quand je voyois aller tantôt devant, tantôt derr *moi* ! Quelquefois elle s'échappoit, cor *je la poursuivois*, puis elle revena

toutes ses jambes se jeter, en caracolant, dans les miennes.

SÉRAPHINE.

Tu devois donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE.

Oui, je l'aurois dû. Mais comme elle étoit accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyois....

SÉRAPHINE.

Tu croyois?.... Tu ne doutes jamais de rien, et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE.

Une autre fois, ma sœur, je te promets....

SÉRAPHINE.

Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart-d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me sembloit l'entendre m'appeler de loin, en jappant. Je courois du côté d'où paroissoient venir ses cris. Je me réveillois, et je me trouvois seule. Ah! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE.

Cela me fait doublement de la peine, m

petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvois la ravoir pour tout ce que je possède !

SÉRAPHINE.

Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée? On pourroit s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE.

Je parierois qu'elle m'a suivi jusque dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

SÉRAPHINE.

Oui, je crois que cela est comme tu dis; car elle seroit revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

EUSTACHE.

Léon, qui étoit alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avoit vue un instant avant qu'elle ne se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisoit de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SÉRAPHINE.

Il auroit bien dû au moins t'aider à la *chercher*.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi !

SÉRAPHINE *lui tendant la main.*

Je ne suis plus fâchée; ton intention n'étoit pas de me faire de la peine; et tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte.*

C'EST moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, monsieur Léon.

LÉON.

Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt....

SÉRAPHINE.

Que dites-vous ? La retrouver ?

LÉON.

Ecoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épice et des marrons ?

SÉRAPHINE.

Comment ? elle a ma chienne ?

LÉON.

Non, non ; c'est une honnête femme, et la meilleure de mes amies. Tu sais bien, Eustache, que Diane vouloit aussi, l'autre jour, faire connoissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur sa table, et en flairant ses biscuits ?

EUSTACHE.

Hélas ! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE.

Laissons cela. Achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON.

Eh bien ! tout à l'heure, en allant déjeûner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi ! m'a-t-elle dit, cette petite doguine. ?.....

SÉRAPHINE.

Doguine, M. Léon? N'appelez pas ainsi na Diane; j'aimerois mieux ne pas en entendre parler.

LÉON.

Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien! a-t-elle repris, vous connoissez un autre petit monsieur, qui demeure là-bas, à ce grand balcon? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE.

Comment! ce seroit Rufin?

LÉON.

Ne te souviens-tu pas qu'il étoit arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons?

EUSTACHE.

Cela est vrai; je me le rappelle à présent.

LÉON.

Eh bien! lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane qui nous suivoit, lui présenta un marron, dans lequel il avoit mordu; et lorsque la pauvre bête

ne songeoit qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras, et l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manége.

SÉRAPHINE.

O le méchant! Mais, enfin, nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LÉON.

Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres, et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume; il a triché.

EUSTACHE.

Que me dis-tu? J'y cours à l'instant.

LÉON.

Tu ne le trouverois pas chez lui. J'en viens : il étoit sorti.

SÉRAPHINE.

Il a peut-être fait dire qu'il n'y étoit pas.

LÉON.

Non; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étois venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à

la paume, et que j'allois l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE.

Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON.

Oh ! vous ne connoissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détonner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE.

Il faut agir avec prudence, et le questionner adroitement, pour lui faire avouer son secret.

LÉON.

Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon et un voleur.

EUSTACHE.

Non, non, mon ami, cela ne serviroit qu'à faire une querelle; et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher, que des reproches violens.

SÉRAPHINE.

Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient ?

LÉON.

Bon! ne la voit-il pas tous les jours avec votre frère? Il a joué cent fois elle, et il la dérobe aujourd'hui pour vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE.

Chut! le voici.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RU

RUFIN.

On m'a dit, Léon, que tu étois ven demander pour une revanche à la pa Je suis prêt à te la donner. Ah! bon Eustache. Votre serviteur très-hur mademoiselle.

SÉRAPHINE.

Vous allez vous divertir, monsieur R rien ne vous chagrine; et nous, nous re ici à nous désoler.

RUFIN.

Quel est donc le sujet de votre pei

SÉRAPHINE.

Notre petite levrette, que nous *perdue.*

RUFIN.

Ah ! c'est bien dommage ! Elle étoit gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

SÉRAPHINE.

Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN.

Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? Ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE.

Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE.

Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON.

Certainement, on ne pouvoit pas mieux s'adresser.

RUFIN.

Que voulez-vous dire par-là, monsieur Léon ?

LÉON.

Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN.

Si ce n'étoit par considération pour mademoiselle.....

LÉON.

Rendez-lui graces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE, *écartant Léon.*

Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Rufin.*

Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grace de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui, ou un non.

LÉON.

Et sans barguigner.

SÉRAPHINE.

N'avez-vous point notre levrette? ou ne savez-vous pas où elle est?

RUFIN, *déconcerté.*

Moi, moi? votre levrette?

LÉON.

Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi-bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN.

Qui vous a dit cela?

LÉON.

Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE.

Je vous le demande en grace, monsieur Rufin, cela est-il vrai, ou faux?

RUFIN.

Et quand j'aurois régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurois prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue?

SÉRAPHINE.

Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci?

EUSTACHE.

Ou si, par espiéglerie, tu ne l'aurois pas gardée cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, et nous causer ensuite le plus grand plaisir?

RUFIN.

Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens ?

LÉON.

Il faut être bien effronté !

RUFIN.

Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON.

Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE.

Doucement, monsieur Léon, il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avoit trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE.

S'il avoit perdu quelque chose, et que je pusse lui en donner des indices, je me ferois une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN.

J'en suis très-offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

LÉON.

Venez plutôt chez la marchande de mar-

rons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN.

C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON.

Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles ; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN.

Je ne souffrirai pas cette insulte ; et vous me la paierez. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON.

Voila un menteur bien impudent ! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avoit ?

SÉRAPHINE.

Je ne puis le croire encore ; ce seroit aussi trop coquin.

LÉON.

Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle; mais de sa part, je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE.

Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON.

Si vous n'aviez pas été là, je l'aurois un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE.

Bon! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON.

Quand il le seroit deux fois plus; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenoit plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenoit un ton plus honnête à mesure que je lui serrois le bouton? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE.

Votre peine seroit inutile, monsieur *Léon*. Encore une fois, je ne puis le croire. *Nous demeurons* trop près l'un de l'autre,

pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE.

Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge !

LÉON.

Il ne la tuera pas, mon ami; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE.

O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

LÉON.

Celle que je dois avoir; et je vais vous en convaincre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE.

Nous aurions été joliment tancés par notre

papa! Léon a, je crois, un caractère officieux; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE.

Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles; et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCÈNE VII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIÈRES.

Qu'avez-vous donc fait à Rufin? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et sur-tout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue?

EUSTACHE.

Hélas! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérois à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée *hier au soir*.

SÉRAPHINE.

Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

M. DE CALVIÈRES.

Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir. Mais toi (*à Eustache*), que n'y faisois-tu plus d'attention?

EUSTACHE.

Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurois dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeois. Cela me fait sur-tout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenoit encore plus qu'à moi.

SÉRAPHINE.

Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

M. DE CALVIÈRES.

Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans

tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE.

Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chère qu'à moi; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES.

Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables; ils sont aussi vos frères. Je connois des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE.

Oh! que le Ciel m'en préserve! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce!

M. DE CALVIÈRES.

Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette différence? On n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE.

Oh ! mon papa !

M. DE CALVIÈRES.

En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE.

Non, mon papa, je vous en remercie J'ai trop souffert de la perte de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES.

Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroit un jour nous en séparer. Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une chat-

mante petite bête comme Diane, et ce seroit même de ta part un trait d'ingratitude...

SÉRAPHINE.

Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES.

Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES.

Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE.

Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE.

Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il

pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES.

Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE.

Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES.

Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri : et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père ; je connois trop sa grossièreté. D'ailleurs il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

SÉRAPHINE.

J'en espérerois quelque chose, si je pou-

vois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

M. DE CALVIÈRES.

C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; et tu le porteras au bureau des Petites-Affiches.

SÉRAPHINE.

Oh ! quelle joie ce seroit pour la pauvre petite bête et pour moi, de nous revoir encore !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUSTACHE, *entrant dans le salon et sautant de joie.*

MA sœur! ma sœur!

SCÈNE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE, *accourant d'un autre côté.*

SÉRAPHINE.

Q'U'EST-CE donc? Te voilà bien joyeux! Est-ce que Diane est retrouvée?

EUSTACHE.

Diane? Oh! je suis bien plus heureux! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte. (*Il lui donne un étui de bague.*)

SÉRAPHINE, *ouvrant l'étui.*

O la belle bague! Mais la pierre du milieu où est-elle?

EUSTACHE.

Elle s'étoit apparemment détachée. La

EUSTACHE.

N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES.

Oui, s'il t'appartenoit. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

EUSTACHE.

Mais si personne ne le réclame ?

M. DE CALVIÈRES.

Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE.

Non, mon papa.

SÉRAPHINE.

Pour moi, je n'aurois pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE.

Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc ! ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES.

Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux ?

EUSTACHE.

Pourquoi donc, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœur

m'a fait sentir quelle devoit être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague, qui me feroit rougir toutes les fois que j'y jetterois les yeux.

SÉRAPHINE.

Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIÈRES, *les embrassant.*

Ames pures et innocentes ! O mes enfans ! combien je me réjouis d'être votre père ! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE.

Vous nous en donnez l'exemple, mon papa, comment pourrions-nous sentir différemment?

EUSTACHE.

Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde; et je cours faire annoncer tout-à-la-fois dans les Affiches, que nous avons perdu une levrette, et trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES.

Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE.

Oh ! je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite; et je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

M. DE CALVIÈRES.

Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici avant lui la réclamer.

SÉRAPHINE.

Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES.

L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE.

Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

SÉRAPHINE.

Nous y avons pensé pour Diane, on s'en *avisera* bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES.

En attendant, je le garde entre mes mains; et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE.

C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans!

SÉRAPHINE.

Et pourquoi donc, puisque tu ne peux ni ne veux la garder? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE.

Cela est vrai; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE.

On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE.

chapper, je vais ne m'occuper que de Diane; et je cours au bureau des Affiches donner son portrait.

SÉRAPHINE.

Va, va, mon frère; et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon?

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à Eustache qui veut sortir.*

Ou vas-tu donc, mon ami?

EUSTACHE.

J'ai des affaires très-pressées.

LÉON.

Oh! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha!

EUSTACHE.

Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant.*

Oh! tu t'égaieras malgré toi. Ecoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés!

SÉRAPHINE.

Vengés? Et de qui?

LÉON.

De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit.*) Ha, ha, ha, ha! (*Eustache et Séraphine se regardent d'un air de surprise.*)

SÉRAPHINE.

La bague de son père?

LÉON.

Oui, vous dis-je. Il la lui avoit donnée ce matin à porter au joaillier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'étoit détaché. (*Eustache pousse du coude Séraphine. Elle lui fait signe de se taire.*) Il l'avoit encore lorsqu'il est venu ici; mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens..

SÉRAPHINE.

Et l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel air a-t-il?

LÉON.

L'air d'un déterré.

EUSTACHE.

Ah! ma sœur!

SÉRAPHINE, *lui imposant silence.*

Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. (*à Léon.*) Son père en est-il instruit?

LÉON.

Il s'est encore jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avoit remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

SÉRAPHINE.

Le pauvre malheureux !

LÉON.

Vous le plaignez, je crois?

EUSTACHE.

Ah ! il est bien digne de pitié !

LÉON.

De pitié ? J'aurois voulu que vous vissiez comme je me moquois de lui.

SÉRAPHINE.

Que trouviez-vous donc là de plaisant?

LÉON.

Comment, vous ne le sentez pas ? Il falloit le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passans. Je le suivois, pour jouir de son embarras. Il revenoit à moi : Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire? Que m'importe ? lui répondois-je : est-ce que je suis le gardien de vos *bagues*?—Si tu savois combien elle vaut !

— Tant mieux pour celui qui l'a trouvée. — Et mon père, que dira-t-il? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

SÉRAPHINE.

Fi, monsieur Léon! C'est bien cruel de votre part.

LÉON.

Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

EUSTACHE.

Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont?

LÉON.

Oh! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avois eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'auroit pas de si-tôt.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous la garderiez pour vous?

LÉON.

Oh! non; mais je ne la rendrois que lorsque son père l'auroit bien rossé.

EUSTACHE.

Je ne t'aurois jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE.

Et moi, je ne puis le croire, quoique je

l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'étoit donc pas sincère ?

LÉON.

C'étoit du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

LÉON.

Ah ! le voici. (*Il rit, en le montrant du doigt.*) Ha, ha, ha !

RUFIN, *pleurant.*

Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de....

LÉON.

Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

RUFIN.

Je n'ose plus paroître devant mon père : et je ne sais où me cacher.

LÉON.

*Je gage*rois que la bague est allée s'enfil-

à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à-la-fois.

RUFIN.

J'ai mérité vos moqueries ; mais par pitié.....

EUSTACHE.

Tranquillisez-vous, M. Rufin, votre bague est ici.

RUFIN, *étonné.*

Vous l'avez ? vous ? ma bague ? (*Lui sautant au cou.*) Ah ! mon ami, tu me rends la vie.

LÉON, *bas à Séraphine.*

Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN.

Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je veux à genoux.... Mais, non..... il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

SÉRAPHINE.

Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE.

Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON.

C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague?

EUSTACHE.

Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON.

Réellement, est-ce que tu l'aurois?

EUSTACHE.

Certainement, je l'ai; autrement je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON.

Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurois dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

SÉRAPHINE.

Comment, M. Léon, l'exemple de mon

frère ne vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié et de la mienne ?

SCÈNE VIII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

M. DE CALVIÈRES.

Que vouloit donc Rufin ? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE.

Le pauvre garçon étoit à demi-mort.

EUSTACHE.

C'est lui qui avoit perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES.

Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous ?

LÉON.

Eh ! mon Dieu, non, monsieur ! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE.

Ah ! mon cher papa ! je n'ai pu prendre

cela sur mon cœur. Je voyois Rufin si affligé.

SÉRAPHINE.

Quoique j'aime bien Diane, il m'auroit été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentois que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES.

Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

EUSTACHE.

Il étoit si transporté de joie ! Il ne savoit ce qu'il faisoit.

SÉRAPHINE.

Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE.

O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

M. DE CALVIÈRES.

Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse ?

EUSTACHE.

C'est que vous m'aviez défendu....

M. DE CALVIÈRES.

Je t'avois défendu de parler de la bague indiscrètement ; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se seroit fait connoître.

SCÈNE IX.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN, *qui porte la levrette sous son bras.*

SÉRAPHINE, *avec un cri de joie.*

Ah ! Diane, ma chère Diane ! (*Elle court à elle, la prend dans son sein et la caresse.*)

RUFIN.

Vous voyez combien j'étois coupable et combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, et mon indigne conduite ? (*Appercevant M. de Calvières.*) Ah ! monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES.

On cesse de l'être, lorsqu'on reconnoît ses fautes, et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de monsieur votre père.

RUFIN.

Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux et moi ! Combien je suis méchant, et comme ils sont généreux !

SÉRAPHINE.

Ce n'est qu'une petite espiéglerie de votre part, M. Rufin; et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN.

Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avois cachée dans un grenier, et....

M. DE CALVIÈRES.

Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait : vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes, et qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose *aussi* vous proposer pour modèle, la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! que j'ai de graces à rendre à Dieu

du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN.

Ah ! je le sens moi-même ; et c'est avec une vive et amère douleur. (*à Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais ?

EUSTACHE, *l'embrassant.*

Dès ce moment, et de toute mon ame.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.*

J'ai retrouvé ma Diane ; tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.*

Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON.

Oh ! je suis aussi confus que vous ; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN.

Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

M. DE CALVIÈRES.

Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE.

Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

RUFIN.

Si je pouvois répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

LÉON.

Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Rufin; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.*

Ah! petite volage! cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t-en encore pour voir.... Eh bien! qu'en arriveroit-il? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

FIN DU TOME SECOND.

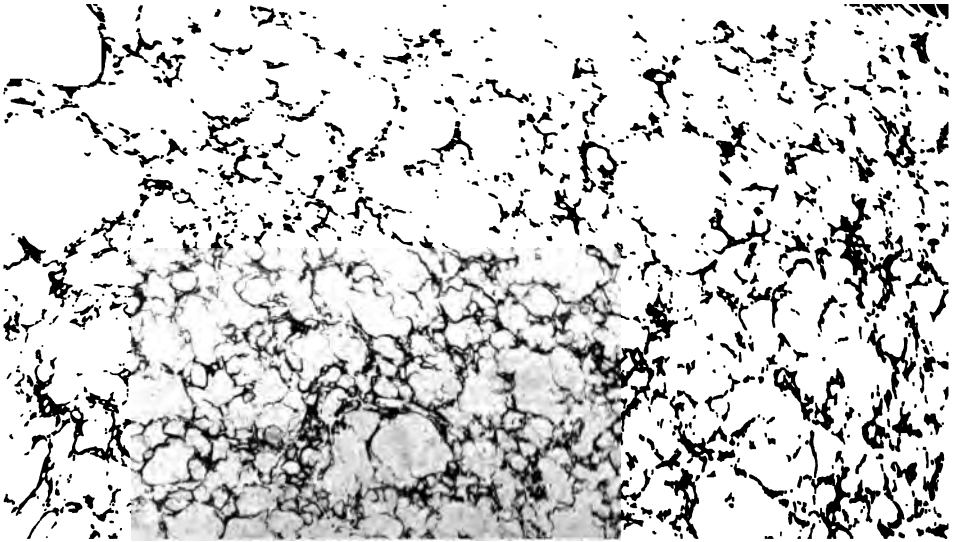
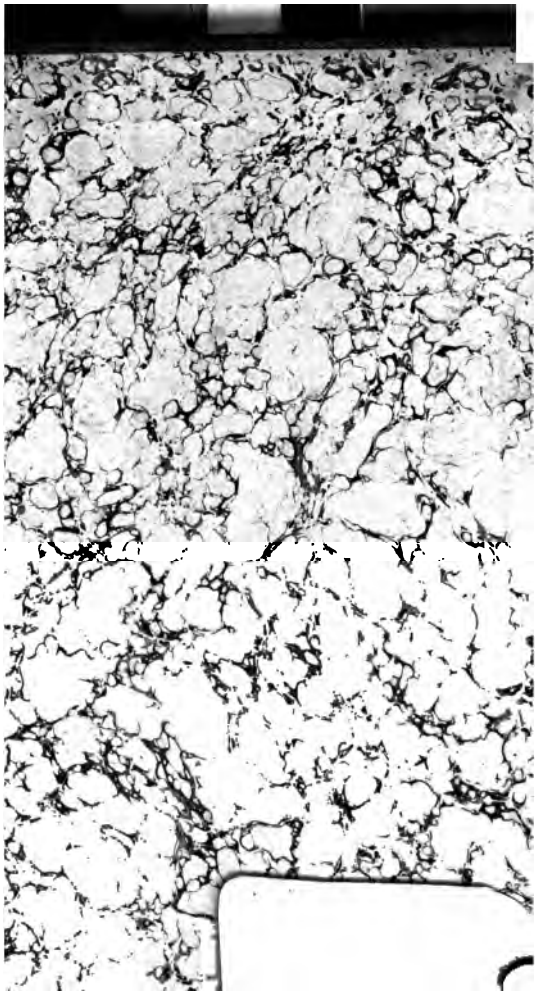
TABLE.

La première Épreuve du courage..... page 1
Joseph..... 10
Les Maçons sur l'échelle..... 15
La petite Glaneuse, drame en un acte..... 19
L'Oiseau du bon Dieu..... 62
Le Menteur corrigé par lui-même..... 68
Le Secret du plaisir..... 73
Le Bouquet qui ne se flétrit jamais..... 76,
Le Nid de Fauvette..... 87
Julien et Rosine..... 93
Caroline..... 95
Le Fermier..... 96
Les deux Pommiers..... 113
Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit..... 117
Silvestre et Gaspard..... 121
La Montre..... 125
Un petit Plaisir changé contre un plus grand.... 138
Matilde..... 156
Le Forgeron..... 158
Abel..... 160
Les Caquets..... 167
Le grand Jardin..... 172
Le Vieillard mendiant..... 194
Les douceurs et les avantages de la Sociabilité.... 202
La Cicatrice..... 204

L'Emploi du temps..... 208
Les Douceurs du travail..... 213
Les Egards et la complaisance..... 224
L'Homme est bien comme il est..... 250
Les Pères réconciliés par leurs enfans, drame en un acte..... 257
La Levrette et la Bague, drame en deux actes. 305

FIN DE LA TABLE.

TABLE.

L'Emploi du temps..... 20
Les Douceurs du travail..... 21
Les Egards et la complaisance..... 2:
L'Homme est bien comme il est..... 2:
Les Pères réconciliés par leurs enfans, drame e
un acte..... 2:
La Levrette et la Bague, drame en deux actes. 30

FIN DE LA TABLE.